

P. GSELL

LA SCIENCE
EN HISTOIRES

IRIS - LILLIAD Université Lille 1

ÉMILE GAILLARD

37, RUE GANDON, PARIS

La Science en Histoires

Série 5

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Paul GSELL

La Science
en Histoires

Illustrations de Laurent GSELL



ÉMILE GAILLARD

Éditeur

37, rue Gandon (XIII^e)

PARIS

LE DIABLE IMPRIMEUR

LE DIABLE IMPRIMEUR

UN DÉFI

Un matin de printemps de l'année 1450, messire Gutenberg, appuyé sur le parapet du pont de la ville de Mayence, songeait, en regardant tantôt les sommets du Tannus, qui se dressaient au loin dans l'air pur, tantôt l'eau verte du Rhin, qui filait avec rapidité sous les arches.

Soudain, une main s'abattit sur son épaule. Il se retourna, et vit, près de lui, Jacob Ésel, le principal libraire de la ville. C'était un gros homme rouge, dont la grande bouche était encore élargie, à ce moment, par un rire qu'il s'efforçait de rendre sardonique.

« Ainsi, messire Gutenberg, dit-il, vous comptez épouser bientôt la fille de l'orfèvre Birnbaum ?

— Messire Ésel, demanda Gutenberg, est-ce que cela vous déplaît ?

— Vous vous moquez de moi, vous savez fort bien que, depuis longtemps, M^{lle} Birnbaum m'a été promise en mariage par son père, qui veut avoir, pour gendre, un riche marchand de la ville, et non pas un gueux comme vous.

— Tout doucement, messire Ésel ; puisque le père désire que vous épousiez sa fille, pourquoi donc ce mariage ne se fait-il pas ?

— Faites donc semblant de l'ignorer ! C'est parce que la fille est une entêtée qui ne veut pas écouter son père, et que le père lui a laissé deux ans pour réfléchir : après quoi, il a décidé ou qu'elle deviendrait ma femme, ou qu'elle entrerait dans un couvent.

— Fort bien. Alors, que venez-vous me dire de mon projet de mariage avec elle, et de quoi vous inquiétez-vous ?

— C'est, messire Gutenberg, que je connais votre jeu. Avec vos airs de galant gentilhomme, et les douceurs que vous lui avez dites, vous avez enjôlé la demoiselle, qui ne rêve plus que de vous....

— Est-ce ma faute, à moi, si vous n'avez pas su lui plaire ?

— Et, ensuite, vous avez été trouver mes-

sire Birnbaum lui-même, qui vous a répondu comme vous le méritiez.

— Ah!... Et que m'a-t-il répondu?



— Que vous n'étiez pas assez riche pour avoir sa fille, et qu'il me la destinait.

— Ceci devrait donc vous mettre l'esprit en repos.

— Non point, parce que vous avez osé déclarer à messire Birnbaum que, bien que vous n'eussiez pas de boutique, vous étiez

capable de produire autant de besogne que tous mes employés ensemble.

— Oui, je l'ai dit. »

Ici, messire Ésel se campa bien en face de Gutenberg, se croisa les bras, et regarda de travers son interlocuteur :

« Messire Gutenberg, je vous prie, avez-vous perdu la raison, ou avez-vous l'intention de rire à mes dépens ?

— Ni l'un ni l'autre, messire Ésel, et je répète ce que j'ai dit à messire Birnbaum : quel que soit le travail exécuté par vos copistes, en un temps fixé, je me fais fort d'en mener à bien un aussi considérable.

— En vérité, une telle effronterie me confond !

— Messire Ésel, je n'ai aucune envie de faire assaut d'impertinence avec vous : j'aime mieux agir que parler. Aussi, je vous avertis franchement que, quand j'en aurai assez de vos insolences, je vous prendrai, tout simplement, par le milieu de votre grosse personne, et je vous jetterai dans le Rhin ! »

A cette promesse catégorique, que la belle prestance de celui qui la faisait rendait redoutable, messire Ésel se sentit perdre un peu

de l'assurance que sa situation d'homme riche lui donnait vis-à-vis d'un homme pauvre.

« Allons ! ne nous fâchons pas, fit-il, conciliant ; et puisque vous aimez mieux les actes que les paroles, vous allez avoir une belle occasion de le prouver, en acceptant le défi que je vous propose.

Messire Birnbaum, sur qui vos affirmations ont produit de l'effet, veut absolument que je fasse concourir tous mes copistes contre vous, pour lui donner la preuve que mes moyens de travail l'emportent sur les vôtres. Il l'exige ; et, si je ne me soumetts à cette condition, il a déclaré qu'il vous donnerait sa fille : il a juré d'ailleurs qu'il vous la donnerait aussi dans le cas où vous sortiriez vainqueur de ce tournoi. Mais je n'ai guère d'inquiétude à ce sujet !

— Messire Ésel, j'accepte votre défi. Quel livre comptez-vous faire copier par vos copistes ?

— La grammaire latine du docteur Donatus, car c'est le livre que me demandent tous les jeunes gens qui apprennent le latin pour devenir prêtres ; et, justement, j'ai

vendu tous les exemplaires que j'en avais. Je vais donc mettre mes dix copistes à la besogne, et, dans quatre mois, ils m'auront copié environ cent de ces grammaires. Tâchez d'en faire autant à vous seul, sinon la belle Marguerite Birnbaum ne sera pas votre femme.

— En quatre mois, je produirai deux cents de ces livres, au lieu de cent.

— Ah! ah! ah! fit messire Ésel, en se tenant les côtes, je ne vous savais pas d'humeur si plaisante!

— Cela sera pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Il faudra donc que le diable vous aide! Ah! ah! ah!

— Rentrez chez vous, messire Ésel, et dites à vos dix copistes de se hâter, car si dans quatre mois ils n'ont point copié deux cents grammaires, je les aurai battus, et vous pourrez renoncer définitivement à vos beaux projets de mariage.

— Bon! bon! fit le libraire; au revoir. Je commence à croire que vous avez la cervelle un peu détraquée. Au revoir! »

Et il s'éloigna en continuant à rire.

« COPISTES, A VOS ENCRIERS !... »

Dès qu'il fut rentré dans sa boutique, maître Ésel rassembla ses dix copistes, qui, en attendant de l'ouvrage, mettaient de l'ordre dans les manuscrits de toute sorte empilés sur les rayons du magasin.

« A vos encriers ! mes amis, leur dit-il, et tâchez d'apporter à votre ouvrage tout le soin que vous pourrez ! »

Ils se rendirent avec lui dans une arrière-boutique, et là, il leur indiqua le manuscrit qu'ils auraient à transcrire chacun dix fois. Puis, prenant à part Pierre Schefer, qui était le plus habile d'entre eux :

« Mon ami Pierre, lui dit-il, tu n'as pas ton égal pour tracer les majuscules rouges qui commencent les chapitres des livres ; il faut que dans cette occasion tu te sur-

passes, et que tes lettres soient des chefs-d'œuvre de grâce.

— Oui ! messire ! »

L'un des copistes prit en main le manuscrit à dicter. Et quand tous eurent étalé sur leurs pupitres leurs feuilles de papier de chiffé, comme on appelait alors le papier de lin, la dictée commença.

Lorsque l'un des écrivains avait fini sa page, Schefer s'en emparait, et y traçait en rouge de magnifiques initiales. De ces lettres parlaient, dans tous les sens, des boucles capricieuses qui s'allongeaient, se tordaient en vrilles, figuraient des têtes de monstres grimaçant et tirant la langue, car il fallait bien égayer un peu les ennuyeuses règles de cette grammaire latine.

Quant à maître Ésel, il arpentait fièrement sa boutique, pensant avec pitié à ce pauvre fou de Gutenberg qu'il était sûr de vaincre ; et comme pour se prouver son incontestable situation de premier libraire de Mayence, il prenait en mains, l'un après l'autre, les riches manuscrits qui faisaient l'ornement de son étalage et dont chacun serait un jour acheté par quelque puissant seigneur.

Il regardait, avec attendrissement, les belles reliures de bois, recouvertes de cuir blanc et parsemées de clous dorés ; il souriait en admirant d'autres couvertures sur lesquelles des pierres précieuses, enchâssées dans des plaques de métal, formaient les dessins les plus riches.

Il ouvrait les fermoirs de cuivre et d'argent ciselé, et s'extasiait sur la blancheur des feuilles de parchemin (de la fine peau de veau, s'il vous plaît), qui composaient tel de ces volumes ; il palpait le beau papier de coton ou de lin sur lequel tel autre manuscrit avait été copié ; car, dès cette époque, on fabriquait du papier à Essonnes, en France, avec ces matières.

Il relisait un passage de l'histoire des Niebelungen, cette race de héros qu'Étzel, le roi des Huns, invita à son repas de noces pour les massacrer ; il parcourait le *Roman du Renard* où étaient racontés les mille tours que le Renard jouait à son cousin Ysengrin le Loup, comme celui de le faire descendre dans un puits, au fond duquel il lui montrait un gros fromage, qui se trouvait n'être que le reflet de la lune dans l'eau.

Messire Ésel se réjouissait encore à la vue des miniatures, admirablement enluminées, qui ornaient les pages de ces livres rares ; il prenait plaisir à feuilleter un recueil d'histoire naturelle, où étaient dessinés tous les animaux, même ceux qui n'existaient pas, comme les licornes, ces chevaux qui passaient pour avoir une tête violette, avec une longue corne plantée au sommet, et les sirènes, ces femmes à queue de poisson.

Satisfait de lui-même, il retourna auprès de ses copistes, vit que l'ouvrage était en bonne voie, et, confiant à Pierre Schefer la clef de sa cave :

« Va me chercher, dit-il, cinq bouteilles de vin du Rhin, pour te rafraîchir avec ces braves gens. Et s'ils continuent à travailler de même, je leur promets, quand les copies de cette grammaire seront finies, de leur donner un tiers en plus de leur salaire.

— A la santé du patron ! dirent les copistes, quand Schefer leur eut versé le vin doré.

— A votre santé ! » répondit maître Ésel en trinquant avec eux.

LE GRENIER DU PREMIER IMPRIMEUR

Deux mois se sont passés depuis le commencement du concours. Allons maintenant voir, chez lui, messire Gutenberg.

Une vieille petite maison de bois, tout près des remparts de la ville.

La demeure paraît muette, et semble garder un secret : une petite porte massive percée d'un judas grillé, par où l'on peut, de l'intérieur, observer les arrivants ; des fenêtres assombries par des vitraux, qui consistent en une multitude de fonds de bouteilles réunis par des lamelles de plomb.

Personne dans les chambres : où donc se trouve le maître du logis ? Dans le grenier.

Oui, c'est là que se tient messire Gutenberg. Il est maigre, ses cheveux sont en désordre, il est vêtu de vieux habits tout

noirs d'encre ; mais, dans ses yeux creux, brillent l'espérance et le génie.

Autour de lui un étrange attirail : des casiers qui contiennent de petites tiges de métal ; des cadres de bois où les mêmes tiges sont rangées les unes auprès des autres ; des pinces, un presseur muni d'une vis avec une double poignée, pour la faire tourner ; des godets d'encre et des tampons.

Tel est le matériel avec lequel le rival de messire Ésel opère jour et nuit, car c'est à peine s'il donne quelques moments au sommeil.

En ce moment Gutenberg a, devant lui, sur un pupitre, un vieil exemplaire de la grammaire latine du docteur Donatus, dans lequel il a fait autrefois ses études ; à chaque mot qu'il lit, il puise des tiges de métal dans divers compartiments d'un grand casier, et les rassemble entre son pouce et son index.

Ces petites tiges portent un signe à l'une de leurs extrémités : c'est une lettre tracée à l'envers. En les réunissant, Gutenberg forme des mots ; puis il range chacun d'eux dans un cadre rectangulaire, où de nombreuses lignes se trouvent déjà composées.

Ainsi s'achève une page, écrite à rebours, avec ces signes de métal. L'opérateur prend un autre cadre, et, à force de travail, il arrive à la fin d'une seconde page.

Mais voici, qu'en bas, le marteau de la porte retentit. Toc! toc! toc!

Gutenberg s'arrête, prêtant l'oreille

Nouveaux coups du marteau : Toc! toc! toc!

Il faut se décider à descendre. Le maître de la demeure va voir, à travers le judas, qui demande à entrer.

« Ah! ah! c'est vous, maître Schneider ; bonjour ! »

Et il ouvre à un long homme sec, que la maigreur de ses membres pourrait faire comparer à une sauterelle.

Maître Schneider s'incline profondément : « Serait-ce un effet de votre bonté, messire, de me payer les habits que je vous ai faits, il y a près de trois mois ?

— Aïe! fait Gutenberg, je ne demanderais pas mieux, mais le malheur est que je n'ai rien ! »

Et le fait est qu'il a dépensé presque tout ce qu'il avait, à acheter son matériel.

« Pourtant, insiste le tailleur en tournant son chapeau dans ses mains, je ne peux pas vivre de l'air du temps, messire ! »

Alors, pour se débarrasser de ce visiteur importun : « S'il y a, reprend Gutenberg, quelque meuble ici qui vous paraisse bon, emportez-le ! »

Maître Schneider accepte la proposition : « Eh bien, soit ! ce fauteuil-là fait mon affaire, et je vais aller chercher une petite voiture pour l'enlever. »

Là-dessus, Gutenberg remonte à son travail.

Mais à peine a-t-il repris sa besogne, que le marteau retentit encore.

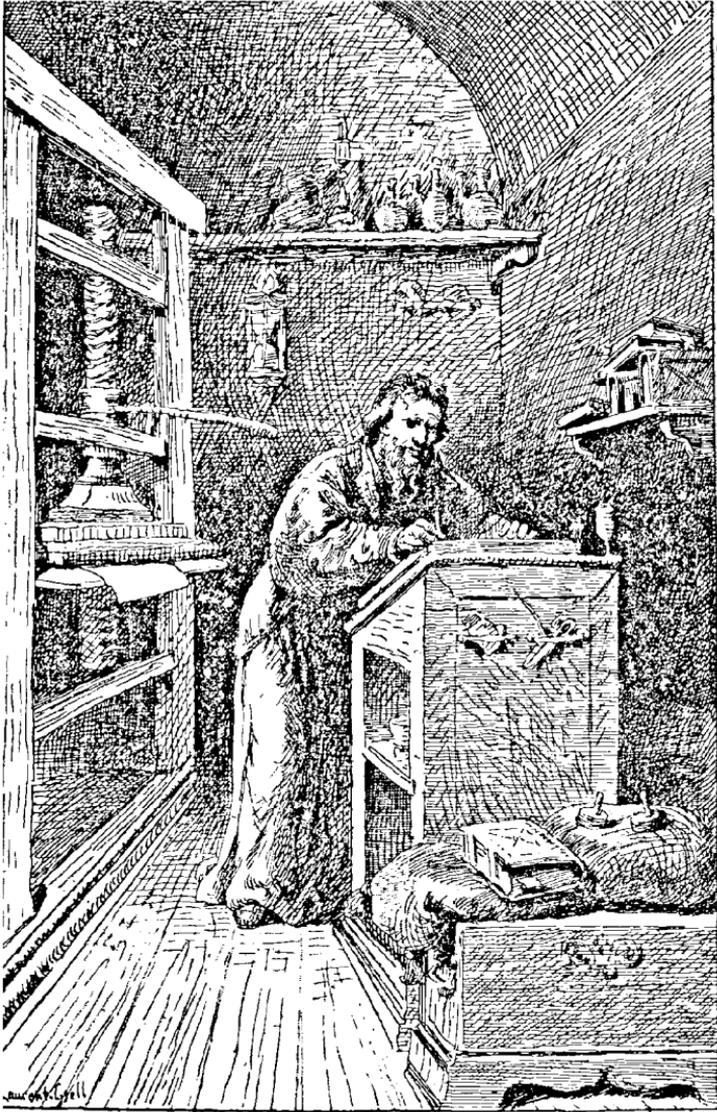
Le voilà forcé de redescendre :

« Ah ! ah ! c'est vous, maître Kaufmann ; bonjour ! »

Et cette fois, c'est un petit homme à figure rougeaude qui lui répond :

« Oui, c'est maître Kaufmann, le bonnetier, qui voudrait bien se faire payer une note de linge vieille de quatre mois déjà !

— Hélas ! maître Kaufmann, ma bourse est vide ; mais, comme je ne veux pas vous faire tort, prenez ici ce qui vous plaira.



Autour de lui un étrange attirail... (page 18).

— Entendu ! riposte rondement le bonnetier.

— Choisissez, je vous laisse. N'oubliez pas de fermer la porte de la maison. »

Et, en toute hâte, Gutenberg retourne à son grenier.

Mais il est dit qu'il n'aura pas de tranquillité ce jour-là.

Devant sa porte, il entend le bruit d'une violente dispute, et, penchant la tête par une lucarne, il aperçoit maître Schneider, le tailleur, et maître Kaufmann, le bonnetier, en train de se quereller.

« Ce fauteuil-là est à moi ! crie maître Schneider.

— Je vous conseille seulement d'y toucher ! hurle maître Kaufmann.

— Tu crois me faire peur, méchant petit marmouset !

— Tu crois m'épouvanter, grand échalas ! »

Le belliqueux bonnetier, s'élançant sur l'immense tailleur, le prend à bras-le-corps, et le secoue comme un prunier, non sans recevoir d'ailleurs une grêle de coups de poing.

A ce moment passe une ronde d'arque-

busiers. Voyant ces bourgeois qui se battent, ils les arrêtent.

« A-t-on jamais vu, s'écrie le sergent, de pareils forcenés ! Troubler ainsi la paix de la bonne ville de Mayence ! Tenez-les bien, emmenez-les ; emportez aussi ce fauteuil et cette voiture. Ces deux individus s'expliqueront au corps de garde ! »

Ainsi délivré de ses créanciers, Gutenberg va pouvoir, maintenant, travailler à son aise.

Il place l'une contre l'autre, dans un grand cadre, les deux pages déjà composées.

Puis, avec des tampons imbibés d'un noir visqueux, il imprègne de cette encre les caractères de sa double page.

Alors, il saisit une forte planche munie de deux pointes, y fixe une feuille de papier, sur laquelle il applique un châssis, dont le but est de protéger les marges, qui devront rester blanches.

Il pose le papier ainsi tendu sur les caractères de métal, porte le tout sous la presse, et tourne la vis en murmurant :

« Ceci, c'est le pressoir de la vendange qui doit produire le vin de la Science, dont les hommes ont besoin ! »

Maintenant, il desserre la vis : il soulève la planche à laquelle le papier est retenu, et il regarde la feuille.

Succès complet ! deux pages du livre se trouvent imprimées là, avec une rare perfection : pas une bavure, on jurerait que ce texte a été écrit à la main par un des plus habiles copistes du temps.

Gutenberg passe de nouveau ses tampons sur les caractères, et recommence la même série d'opérations.

Au bout de la journée deux cents feuilles semblables sont sorties de sa presse.

L'imprimeur ne reste pas un seul jour inactif.

Lorsque l'impression complète d'une double feuille est achevée, il sort de leurs cadres les caractères, et en forme de nouveaux assemblages.

Souvent il lui arrive des mécomptes : par exemple, des caractères se cassent sous la presse. Mais, vite, il en refond de neufs, en coulant du plomb dans de petits moules de cuivre, qu'il a fabriqués depuis longtemps déjà, et qu'il garde précieusement. C'est ce qui explique pourquoi, la nuit, parfois,

les lucarnes de son grenier luisent de reflets rougeâtres, comme si quelque faux monnayeur s'abritait dans cet asile.

Au bout de trois mois et demi, tout le travail de l'impression est achevé.

Encore une page cependant, que Gutenberg compte placer avant le titre ; elle porte les mots suivants :

« Le copiste de ce livre recommande son œuvre à la bienveillante approbation de » Monseigneur Gutschaf, archevêque de la » ville de Mayence, protecteur merveilleusement éclairé des sciences et des arts. »

Gutenberg fait alors venir chez lui des ouvriers-relieurs, à qui il promet de les rémunérer sur les profits qu'il tirera de ses grammaires.

Ceux-ci se mettent à l'ouvrage, cousent les feuillets les uns aux autres, collent dos à dos les pages de papier dont l'un des côtés est resté blanc, revêtent chacun des exemplaires d'une reliure propre et solide.

La besogne est enfin terminée. On se trouve à la fin du quatrième mois : les deux cents grammaires sont prêtes.

GUTENBERG EST-IL L'AMI DU DIABLE ?

Gutenberg, après avoir accompli sa tâche, voulut savoir où en était son rival.

Ayant donc quitté sa défroque d'imprimeur, il se vêtit élégamment, et se rendit chez maître Ésel, le visage plein de sérénité.

« Eh bien, lui dit le libraire, dès qu'il le vit entrer dans sa boutique, je comprends, d'après votre air insouciant, que vous avez abandonné la partie. Entre nous, vous avez tout aussi bien fait : mes copistes n'ont pas encore complètement achevé leurs cent exemplaires, parce qu'ils en soignent l'écri-

ture ; mais, à vous seul, vous ne seriez parvenu qu'à copier une dizaine de fois cette grammaire, tout au plus. Je vous le disais bien, qu'il vous faudrait renoncer à M^{lle} Birnbaum. »

Gutenberg, qui l'avait exprès laissé parler, pour mieux jouir ensuite de sa confusion, lui dit :

« Vous vous trompez, messire Ésel ; j'ai copié mes deux cents grammaires... Car il voulait laisser croire que le travail s'était fait à la main.

— Cela n'est pas possible ! s'écria le libraire ; mais le sérieux de Gutenberg lui faisant entrevoir que son rival pouvait bien lui dire la vérité, il blémissait.

— Tellement possible, répondit Gutenberg, que vous les verrez demain à la foire qui se tient sur la grande place de la ville ; car, n'ayant pas de boutique, c'est là que j'ai résolu de les mettre en vente, et c'est là aussi que je convierai messire Birnbaum, mon futur beau-père, à venir les examiner. »

En effet, le lendemain matin, il fit porter ses livres à la foire, et lui-même alla se présenter à la maison de messire Birnbaum.

Ce fut la jeune fille qui le reçut dans la boutique de l'orfèvre.

— Me pardonnez-vous, lui dit-il, d'être resté si longtemps sans vous voir ? Pensez comme cela a été dur pour moi ! mais vous savez quelle énorme tâche j'avais à accomplir pour vous mériter

— Eh bien, cette tâche ? interrogea la jeune fille, anxieuse.

— Elle est achevée, répondit-il.

— Oh ! que je suis heureuse ! fit-elle en se sauvant pour annoncer à son père la présence du visiteur.

Messire Birnbaum parut : un bel homme à grande barbe blanche, et de longs cheveux bouclés qui lui tombaient sur les épaules.

Gutenberg l'engagea aussitôt à l'accompagner jusque sur la grande place.

— Voilà mon travail, dit-il : il est le double de ce qu'a pu faire messire Ésel dans le même temps.

L'orfèvre ouvrit plusieurs exemplaires au hasard :

« De purs petits chefs-d'œuvre de calligraphie ! s'écria-t-il. Peste Comme vous êtes habile !

Toutes mes félicitations, mon ami ! Il faut voir maintenant ce qu'a fait maître Ésel ; et si, vraiment son travail ne vaut pas le vôtre, vous aurez ma fille. »

A ce moment précis, il aperçut le libraire qui venait à eux pour juger de ce que son rival avait produit.

« Ah ! ah ! messire Ésel, lui dit l'orfèvre, vous êtes vaincu, paraît-il.

— Laissez-moi voir, fit le libraire, et il examina l'étalage de Gutenberg. Puis : J'en conviens, déclara-t-il, les deux cents exemplaires y sont, et l'écriture en est même plus régulière que celle des miens, dont le nombre est moitié moindre.

Mais, il y a un mystère là-dessous ! Cela sent la sorcellerie ; et, plus je regarde ces grammaires, plus je suis porté à croire que...

— Que ... quoi ? demanda Gutenberg.

— ... Que le diable n'est pas étranger à ce travail.

— Et pourquoi ? fit l'imprimeur.

— Parce qu'il n'est pas naturel, par exemple, que si l'on remarque une petite déformation à une lettre dans un exemplaire,

la même déformation se trouve reproduite dans tous, à la même page et à la même ligne. Oui, mon maître, c'est Satan, qui, avec deux cents plumes à la fois, a écrit tout seul ces deux cents grammaires ! »

Comme messire Ésel avait prononcé très haut ces paroles, la foule s'amassa autour de Gutenberg.

— C'est un sorcier ! c'est un sorcier ! disait-on. Et la rumeur devint bientôt menaçante. Des gens du peuple tendaient le poing à l'imprimeur ; quelques-uns s'avancèrent même pour lui faire un mauvais parti.

Il ne faut pas oublier que, dans ces temps, on croyait encore à la magie, et que les maléfices des sorciers étaient très redoutés. Aussi était-ce une accusation très grave, que celle d'être en relation avec le diable.

Des arquebusiers furent requis pour arrêter le suspect : on décida qu'on allait l'emmener, avec ses livres, devant l'archevêque de la ville, pour que son cas fût jugé.

Maître Ésel se frottait les mains, en disant à messire Birnbaum :

« J'espère que vous me devez une belle reconnaissance pour vous avoir empêché

de donner votre fille à un ami du démon. »

Quant à l'orfèvre, il ne savait que penser. On entra dans le palais de l'archevêque, et l'on attendit dans une grande salle.

Le pauvre Gutenberg n'était pas rassuré le moins du monde.

S'il était déclaré coupable, il serait condamné à être brûlé en place publique, perspective peu réjouissante.

Le moindre désagrément qui pût lui arriver, pensait-il, serait d'être obligé à révéler son secret ; de sorte qu'il perdrait tout le profit possible de son invention.

Enfin Monseigneur parut.

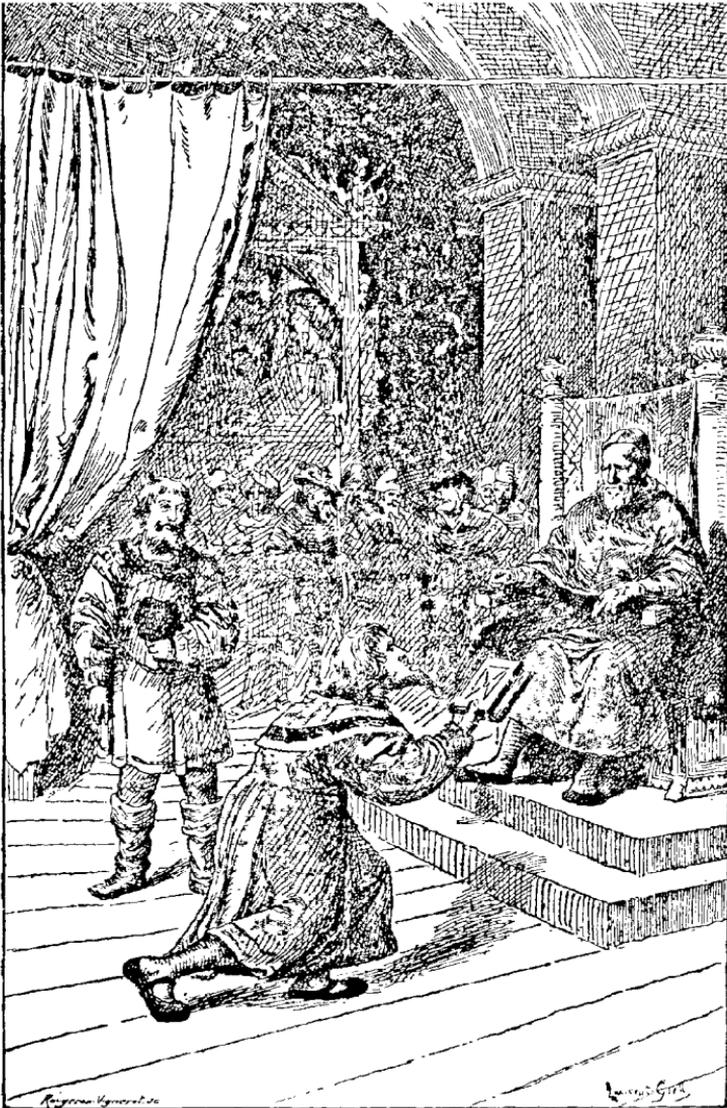
« Voici, lui dit-on, l'homme soupçonné de sorcellerie, et voici ses livres.

L'archevêque regarda Gutenberg bien en face, et, ne lui trouvant pas mauvaise figure, lui demanda presque avec bienveillance :

— Qu'avez-vous à dire pour vous défendre ?

— Monseigneur, répondit-il, j'ai la conscience tellement pure, que j'avais l'intention de venir moi-même vous offrir l'un de ces livres. »

Et il tendit à l'archevêque une gram-



Il tendit à l'archevêque une grammaire richement reliée (page 32).

maire plus richement reliée que les autres.

L'archevêque l'ouvrit à la première page et lut à haute voix la phrase qui s'y trouvait. Quand il arriva au passage qui le qualifiait, lui, Monseigneur Gutschaf, de protecteur merveilleusement éclairé des sciences et des arts, un sourire de satisfaction éclaira son visage.

Puis relevant la tête :

« Et quel est le sot, dit-il, qui prétend que le diable a écrit ces mots si pleins de vérité ? »

Maître Ésel confus cherchait à disparaître ; mais on le poussa vers l'archevêque.

— Comment vous nommez-vous, maître sot ? lui demanda celui-ci.

— Ésel ! balbutia le libraire.

— Ésel ! reprit l'archevêque avec un éclat de rire, car le mot signifie : âne, en allemand. Vous êtes bien nommé, mon ami, et je ne veux pas vous punir autrement qu'en vous appelant : Ésel ! Ésel ! âne ! âne ! »

Il accepta l'exemplaire que Gutenberg lui offrait, et ainsi se termina cette aventure qui aurait pu mal tourner pour l'imprimeur.



L'IMPRIMERIE GUTENBERG, FUST ET SCHÉFER

Cependant messire Ésel supportait mal sa défaite, et, rentré dans sa librairie, il écrivit aussitôt une petite lettre qu'il fit porter chez messire Birnbaum, de sorte que l'orfèvre la trouva à son retour du palais de l'archevêque.

Il en était revenu avec Gutenberg, grandi dans son affection à cause de l'estime que lui avait témoignée Monseigneur Gutschaf, et avec un de ses vieux amis également orfèvre, Jean Fust, grand amateur de beaux manuscrits.

Il lut tout bas la missive du libraire, puis s'adressant à Gutenberg :

« Savez-vous, lui dit-il, qui m'a envoyé ce papier ? C'est votre rival messire Ésel. Il me rappelle que j'avais juré de donner ma fille

à un commerçant, et il insinue que vous n'en êtes pas un, puisque vous n'avez pas de boutique. Que pensez-vous de cela !

Avant que Gutenberg ait eu le temps de répondre pour parer cette nouvelle attaque du libraire, Jean Fust intervint :

— Messire Birnbaum, dit-il, il ne faut pas que cela vous empêche de choisir messire Gutenberg pour gendre, car je voulais justement lui proposer de m'associer avec lui pour ouvrir une librairie. Je fournirais tout l'argent nécessaire pour fonder l'établissement, et les manuscrits seraient copiés par lui, avec ses procédés spéciaux.

— J'accepte, répondit l'imprimeur, et si vous voulez, vous viendrez tout à l'heure chez moi pour régler au mieux cette association.

— Dans ce cas, fit messire Birnbaum, la remarque du libraire Ésel n'a plus de valeur.

Il appela sa fille, et, lui mettant la main dans celle de Gutenberg :

— Mes enfants, leur dit-il, à deux semaines d'ici le mariage, le temps seulement d'en faire les préparatifs. »

Quelques moments après, l'imprimeur,

accompagné de Jean Fust, regagnait sa maison.

En chemin, ils rencontrèrent Pierre Schefer, l'habile calligraphe de messire Ésel.

« Ah ! fit Jean Fust, si ce gaillard-là voulait se mettre avec nous, il ne nous resterait absolument plus rien à désirer : car la seule chose qui manque à vos manuscrits pour les rendre parfaits, c'est l'ornement de belles initiales comme Jean Schéfer sait en dessiner.

— Eh bien ! répondit Gutenberg : pourquoi ne l'appellerions-nous pas ?... Ohé ! Pierre Schefer !...

— Qu'y a-t-il messires ? fit le calligraphe interpellé.

— Nous avons une avantageuse proposition à vous faire, maître Pierre.

— Laquelle ?

— Nous allons fonder, messire Gutenberg et moi, une librairie. Voulez-vous vous associer avec nous ? Vous auriez le tiers des bénéfices.

— Ma foi, vous m'y voyez tout disposé, messires, car je cherchais, tout justement,

une occasion pour quitter maître Ésel. Sa défaite, dans la lutte qu'il avait engagée contre messire Gutenberg, l'a rendu si furieux, qu'à tout propos, en ce moment, il nous agonise de sottises, et, qu'au lieu de nous payer un tiers en plus du prix habituel pour la copie des grammaires Donatus, comme il nous l'avait promis, si l'ouvrage était bien fait, il nous a diminué notre paie, sous prétexte que nous n'avions pas travaillé assez vite. Ah ! je vous assure qu'il vous en veut, messire Gutenberg, et je ne serais pas étonné qu'il machinât quelque traître coup contre vous, car je l'ai vu, tout à l'heure, s'entretenir longtemps avec ce grand méchant diable de spadassin qui s'appelle Facchino, et qui se charge de supprimer les gens dont on veut se débarrasser. Prenez donc bien garde à vous.

Quand rédigerez-vous l'acte d'association ?

— Mais tout de suite, maître Pierre ! Si vous voulez venir avec nous jusque chez moi, répondit Gutenberg. »

Lorsqu'on fut arrivé à la maison de l'imprimeur, les trois nouveaux amis y établi-

rent les termes du traité qui les unissait.

L'orfèvre Fust promit à Gutenberg de lui remettre 800 florins d'or pour fabriquer tous les instruments nouveaux dont il aurait besoin, et 300 autres pour payer le parchemin, le papier, l'encre et les gages des commis.

Des bénéfices il serait fait trois parts : l'une pour Gutenberg, l'autre pour Fust, la troisième pour Schefer.

Puis Fust ayant demandé à l'imprimeur s'il ne trouvait pas juste que ses associés connussent les secrets employés par lui, Gutenberg leur fit jurer qu'ils n'en parleraient jamais à personne, et, prenant la parole :

« Mes livres, leur dit-il, ne sont pas copiés à la main, bien que je le fasse croire pour dérouter ceux qui voudraient découvrir mon invention.

Ils sont imprimés. »

Là-dessus il leur expliqua l'usage qu'il faisait de caractères métalliques, et la façon dont il pressait le papier sur les pages de plomb.

« La première idée de procéder ainsi,

continua-t-il, me vint à la vue des cartes à jouer, que l'on fabrique en appliquant sur le papier des planches de bois gravées en creux.

J'étais alors à Strasbourg. Je commençai donc par graver dans du bois les pages à reproduire.

Mais ce moyen-là était très long.

En 1436, il me tomba entre les mains un petit livre publié en Hollande par un nommé Laurent Coster, de Harlem. Par un examen attentif, je reconnus que chaque lettre en était légèrement enfoncée dans le papier, et je compris que la planche dont on s'était servi pour imprimer ce livre devait porter des caractères en relief.

Bien mieux, je devinai, à voir la grande ressemblance de ces lettres, que Laurent Coster devait employer des caractères mobiles.

Je repris la découverte pour mon compte, je taillai des caractères en bois, je les assemblai, et j'obtins exactement les mêmes résultats que l'imprimeur hollandais.

Mais cela ne me parut pas suffisant : car les caractères de bois étaient forcément

grossiers, et produisaient des lettres lourdes. C'est alors que j'eus l'idée de fabriquer des caractères en plomb que je coulais d'abord dans des moules de terre cuite, puis dans des moules de cuivre. Vous avez pu juger par vous-mêmes à quoi je suis arrivé de cette manière.

Et voulez-vous que je vous dise ce que j'attends de cette invention ? En rendant les livres beaucoup moins coûteux, et en permettant leur reproduction presque à l'infini, elle va les mettre à la portée d'un nombre de personnes beaucoup plus considérable. Tout le monde s'instruira : les sciences feront des progrès énormes, et la société sortira définitivement de la barbarie où elle est encore à moitié plongée. »

Fust et Schefer, émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre, serrèrent la main de l'imprimeur, firent de beaux projets pour l'avenir, et, pleins d'espérance, ils quittèrent la maison de Gutenberg.

MAÎTRE ÉSEL SOUS LES VEROUS

Le soir du même jour, l'imprimeur sortant de chez lui pour faire une petite promenade jusqu'au Rhin, comme cela lui arrivait souvent, il se vit soudain abordé dans un quartier désert par maître Schneider le tailleur, que sa maigreur, à la clarté de la lune, faisait paraître fantastique.

« Messire, lui dit tout bas ce créancier, retournez sur vos pas. Facchino vous attend là-bas, à l'angle de la rue, avec un de ses camarades, pour vous tuer : je les ai entendus se parler, et comme j'ai grand intérêt à veiller sur votre vie, pour obtenir de vous le paiement de votre dette, je me suis hâté de venir vous avertir.

— Merci, maître Schneider, fit en riant l'imprimeur, je vois d'après cela qu'il est

quelquefois utile d'avoir des dettes : mais, dites-moi, ne possédez-vous point mon fauteuil ?

— Ah ! ce fauteuil ! fit le tailleur en soupirant, figurez-vous qu'il a été confisqué au profit du régiment des arquebusiers.

— Bon ! c'est donc ainsi que s'est terminée votre querelle avec maître Kaufmann !

— Parfaitement. Vous connaissez donc l'affaire ?

— J'en connaissais du moins le commencement, répondit Gutenberg ; mais, puisque ces messieurs les arquebusiers s'approprient si bien mes meubles, ils vont pouvoir me rendre un petit service en retour. »

Et, rebroussant chemin rapidement, il courut au premier poste d'arquebusiers. Il y expliqua l'attentat qui se préparait contre lui ; puis il demanda que quelques soldats vinssent prendre les assassins par derrière, tandis que lui-même suivrait la rue par laquelle ils l'attendaient, et leur tiendrait tête un moment. Car, en bon gentilhomme qu'il était, Gutenberg portait une épée au côté.

Quatre arquebusiers s'armèrent, et sortirent.

Quand l'imprimeur arriva près de l'embuscade, il appuya la main sur la poignée de son épée, tout prêt à la mettre au clair.



Il avance alors bravement. Facchino et son complice qui croient le surprendre fondent sur lui avec leurs épées nues, mais il est déjà en garde et pare leurs coups avec adresse : les lames se froissent et s'entre-choquent. Gutenberg fait mieux que se défendre, il

réussit à blesser au bras l'un des deux malfaiteurs, qui continue à l'attaquer, mais plus mollement.

Tout à coup, ses deux adversaires sont saisis à bras-le-corps par les arquebusiers arrivés derrière eux à pas de loup, et en vain ils se débattent en agitant leurs armes dans tous les sens. On leur arrache leurs épées, on les ligotte solidement. Puis on les emmène en prison.

Gutenberg put alors continuer sa promenade jusqu'au bord du Rhin.

Le lendemain matin deux arquebusiers se présentèrent chez maître Ésel. Quand, à leur demande, le libraire apparut, ils l'empoignèrent aussitôt par les bras en lui disant :

« Nous avons ordre de vous arrêter.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un certain Facchino, qui est incarcéré en ce moment, vient de dire, au magistrat par lequel il était interrogé, qu'il avait été chargé par vous de tuer messire Gutenberg.

— Quel mensonge ! je ne connais pas même ce Facchino !... »

Mais à ce moment Schefer, qui était

revenu dans la boutique du libraire pour y prendre ses instruments de travail, s'écria :

« C'est un peu fort ! Ce Facchino a eu hier, ici même, une longue conversation avec messire Ésel, et il a plusieurs fois tapé sur son épée pour indiquer qu'il comptait s'en servir.

— Misérable ! cria le libraire.

— Cela vous apprendra, mon maître, à mieux tenir les promesses que vous faites à vos copistes.

Alors les arquebusiers s'adressant à Pierre Schefer :

— Voulez-vous nous accompagner, messire, pour déclarer que ce Facchino est venu ici hier ?

— Parfaitement. »

Le magistrat qui avait interrogé Facchino questionna maître Ésel à son tour dès qu'il lui eut été amené, et, sur la déposition de Pierre Schefer, le libraire fut condamné à trois mois de prison, ainsi qu'à une forte amende.

Quinze jours après, Gutenberg épousait mademoiselle Birnbaum, et, au splendide banquet qui suivit la cérémonie, après avoir

bu au bonheur des mariés, on vida de nouveau les verres au succès de l'association Gutenberg, Fust et Schefer.

UN
HOMME COUPABLE DE VOULOIR
FAIRE LE BIEN

La science en histoires

4

**UN
HOMME COUPABLE DE VOULOIR
FAIRE LE BIEN**

PAPA JACQUARD

Par une matinée de novembre 1806, dans un appartement d'un quartier populaire, à Lyon, un homme d'une cinquantaine d'années était en train de manœuvrer un singulier appareil composé de bois, de ficelles et de fils de fer. Quand il appuyait du pied sur une pédale, il provoquait, dans tout le système, un va-et-vient qu'il observait d'un air perplexe. Puis, faisant claquer sa langue de mécontentement :

« Ce n'est pas encore assez simple ! » déclara-t-il.

Et le fait est que c'était un brouillamini indescriptible.

A côté de lui, une toute jeune femme tricotait.

Relevant la tête, et posant un instant son ouvrage sur ses genoux :

« Mais enfin, lui dit-elle, qu'est-ce donc que tu veux encore y changer, à ton métier de tisserand ? puisque tel qu'il est, l'empereur Napoléon, à qui on l'a montré, l'a trouvé admirable, qu'il t'a valu de la Ville de Lyon une rente de trois mille francs, et qu'aujourd'hui précisément on commence à l'employer dans les grands ateliers Schirmer.

— Pas assez simple ! répétait-il, et se précipitant à une feuille de papier qui était sur la table, il y traçait des lignes et des lignes : — Supposons, murmurait-il, que le ressort B pousse le levier *bêta*...

— C'est toi qui es un vieux bêta, reprenait la jeune femme qui, n'obtenant pas de réponse, s'était remise à son travail ; pourquoi te tourmenter ainsi la cervelle, quand désormais ta vie est assurée ? »

Mais il ne l'entendait pas : tout au plus fit-il : « Hein ? Comment ? » et sa pensée s'était déjà replongée dans des plans et des calculs interminables : entre ses dents il marmonnait des mots qui semblaient hétéroclites, comme : griffe, crochets, arcades,

arbre moteur, en les émaillant de chiffres.

Tout à coup : « Ah ! j'y suis ! » et exécutant alors avec frénésie cinq ou six dessins de suite : — Voilà ! voilà ! s'écria-t-il en se levant et en brandissant sa feuille. Euréka ! La machine que j'avais inventée permettait de fabriquer les tissus brochés en dix fois moins de temps que par les procédés anciens ; avec celle-ci, maintenant, le temps de fabrication sera encore réduit d'un bon tiers ; c'est le suprême de l'élégance !

Hé ! ma chère nièce Jeannette, mon enthousiasme te fait rire. Cela t'amuse de voir ce fou de papa Jacquard gesticuler de cette façon-là. C'est que je suis si heureux ! Tiens ! en témoignage de ma joie, il faut que je paie quelque chose de bon pour le déjeuner. Dis-moi, ton mari Bertrand va bientôt rentrer de l'atelier, car il est près de onze heures : d'ici qu'il soit arrivé, je vais aller faire mon emplette. Que crois-tu qu'il aime le mieux ?

— Achète-nous un pâté de foies gras : il adore cela.

— Et toi aussi, gourmande ; je prends mon chapeau, et j'y cours.

Il était à peine sorti et Jeannette venait seulement de rendre une visite au pot-au-feu avant de mettre la nappe et les couverts, quand Bertrand ouvrit la porte. Jeannette courut l'embrasser, mais lui trouva un air maussade dont elle lui demanda la cause.

« Où est ton oncle ? fit Bertrand d'un ton colère.

— Il m'a quittée pour quelques instants.

— Jene veux plus vivre avec cet homme-là !

— Pourquoi ? C'est un si brave cœur, l'aisance dans laquelle nous vivons, c'est à lui que nous la devons. Il nous aime ; sans nous, il serait seul au monde, et vraiment il n'est pas difficile à soigner.

— Je te dis que je ne peux plus le souffrir.

— Mais la raison ?

— La raison, c'est que je désire être débarrassé de sa vue.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a fait que, par sa faute, les deux tiers de mes camarades ont été renvoyés des ateliers Schirmer, et vont se trouver sans pain.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Ce matin, l'on a fait

fonctionner pour la première fois les métiers de son invention : ils exigent trois fois moins d'ouvriers que les anciens ; si bien que M. Schirmer a donné congé aux deux tiers de son personnel !

— Pauvres gens !

— Crois-tu qu'après cela je puisse demeurer plus longtemps avec ton oncle, avec ce Jacquard qui jette tant de familles dans la détresse ? Ah ! mais non, par exemple ! quelle mine me feraient mes compagnons d'atelier, qui tous compatissent au malheur de ceux qui ont été remerciés ?

— En imaginant sa machine, il ne prévoyait pas...

— Il devait prévoir !... Ne le soutiens pas, il n'a pas d'excuses ; et jetant par hasard les yeux sur les nouveaux plans que Jacquard avait laissés sur la table : Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria-t-il très excité. Encore des projets pour faire mourir de faim le pauvre monde ! Eh bien, ceux-là ne nuiront à personne, car je vais leur donner une place dans le fourneau de la cuisine. »

Jeannette eut beau essayer de l'arrêter, les dessins flambaient déjà.

« Le voilà ! fit-elle alors, en entendant son oncle remonter l'escalier.

— Eh bien, crois-tu qu'il m'épouvante ; je vais tout de suite lui dire ce que je pense de lui, et nous le quitterons. »

L'inventeur, qui ne s'attendait guère à l'accueil qu'on lui préparait, fit une apparition triomphale, en imitant la sonnerie de clairon qui annonce l'arrivée d'un général. Puis, lançant un superbe : « Présentez armes ! » il tira, de dessous son bras, la terrine qu'il apportait, et la tendit à Jeannette, dont il remarqua seulement alors la figure allongée.

« Qu'as-tu ? Et toi, Bertrand ? Qu'est-ce donc qui est arrivé ? demanda-t-il très surpris.

— Monsieur, dit Bertrand, nous allons nous séparer de vous, parce que nous ne voulons pas rester avec un homme qui fournit aux patrons le moyen de chasser deux ouvriers sur trois.

— Quoi ! quoi ! balbutia le pauvre homme en posant son paquet sur la table.

— Je viens de vous dire ce qui se passe en ce moment, grâce à vous, dans la maison où je travaille ! précisa l'ouvrier.

— Monsieur Schirmer m'avait promis

d'augmenter sa production, et de garder tous ses auxiliaires.

— Enfin, voilà !

— Mais, voyons, vous n'allez pas m'abandonner, mes enfants !

— A l'instant même ! dit Bertrand.

— Voyons ? Jeannette, supplia-t-il.

Mais elle ne répondit pas, et son mari, parlant pour elle, déclara :

— Bien sûr que Jeannette me suivra où j'irai !

— Mes enfants, mes enfants, reprit Jacquard, vous ne ferez pas cela ! vous êtes toute ma famille : j'ai perdu ma malheureuse femme Claudine qui est morte de misère, j'ai perdu mon fils unique sur les champs de bataille où il était venu à mes côtés défendre le pays en 93 : je n'ai plus que vous, et vous auriez le cœur ?... Non, c'est impossible.

— Viens, Jeannette, dit durement l'ouvrier, nous mangerons n'importe où, et tu reviendras seule ici pour y prendre ce qui nous appartient, car pour moi je n'y remettrai plus les pieds. »

Là-dessus ils partirent, laissant Jacquard atterré.

Comme, pour trouver une suprême consolation, il cherchait des yeux ses plans, il ne les revit pas, et se doutant de ce qu'ils étaient devenus, il s'élança sur le palier et cria :

« Mes plans ! qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai brûlés ! lui fut-il répond d'en bas.

— Malheureux ! gémit-il ; retrouverai-je jamais des proportions si bien calculées !...»
Et il rentra désespéré.

▲ BAS L’AFFAMEUR ! A L’EAU L’ENNEMI DU PEUPLE !

L’après-midi même, dans le grand hall qui constituait la plus importante partie des ateliers Schirmer, l’ouvrier Bertrand, quittant sa place, cria : « Je refuse de travailler sur les nouveaux métiers, et ceux qui ne feront pas comme moi sont des lâches qui n’aiment pas leurs camarades ! »

Sa voix était si forte, qu’elle domina le bruit roulant et régulier des machines en marche.

Le contremaître vint à lui. « Je vous prie, Bertrand, de vous remettre au travail ! — Si je veux ! — Alors, sortez ! — A bas le chien de garde ! » entendit-on de plusieurs côtés. Le contremaître alla immédiatement avertir le patron de ce qui se passait. Pendant ce temps, tous les métiers s’arrêtaient.

« Voulez-vous que ce soit moi qui parle à M. Schirmer ? demanda Bertrand.

— Oui ! oui !

M. Schirmer parut :

— Qu'est-ce que c'est, mes amis ? dit-il, vous suivez l'exemple d'une brebis galeuse !

— Monsieur, répliqua Bertrand, pourquoi m'insultez-vous ? Moi, je n'insulte personne, et au nom de mes camarades, qui me chargent de vous dire leur pensée, je vous déclare sans emportement que, ne voulant pour rien au monde tremper dans l'expulsion de nos frères que vous avez congédiés, nous n'accepterons plus de travailler avec les tireuses de lacs Jacquard.

— Alors, vous vous figurez peut-être, dit le patron en se croisant les bras, que j'aurai fait établir toutes ces nouvelles machines, purement pour orner cette salle ?

— Nous voyons, avant tout, les intérêts de nos camarades !

— Eh bien, moi ! je vois d'abord les miens.

— Enfin, monsieur, nous vous avons averti.

— Bon ! bon ! Dans ce cas-là je ferme ma

maison : vous ne travaillerez plus du tout, jusqu'à ce que vous veniez me demander de reprendre le travail sur les métiers qui me conviennent. Ah ! ah ! nous verrons bien qui aura le dernier mot.

— A bas l'affameur ! cria une voix.

— Sortons ! » conseilla Bertrand.

Alors, lentement, comme s'ils prenaient difficilement une résolution si grave, les tisserands posèrent leurs navettes, allèrent décrocher leurs coiffures en se communiquant leurs impressions par des mots brefs et des hochements de tête, et, franchissant un à un le seuil, ils allèrent s'attrouper de l'autre côté de la rue.

« Que devons-nous faire ? se demandaient-ils les uns aux autres, nous ne pourrions tout de même pas rester longtemps ainsi les bras ballants.

— Soumettons l'affaire au conseil des prud'hommes, opina Bertrand : il est tout dévoué aux intérêts des travailleurs, et réclamera certainement la suppression des nouveaux métiers. »

Et tous se rangèrent bientôt à ce parti.

Le lendemain matin, l'excellent Jacquard

qui avait reproché, sans résultat, son ingratitude à sa Jeannette lorsqu'elle était revenue enlever ses meubles, songeait anxieusement à la question de sa nourriture. Il avait besoin d'aliments chauds ; mais comment les préparer ? Enfin, s'armant de vaillance, il se décida à faire, tant bien que mal, ses débuts culinaires.

Il commença par essayer d'allumer du feu dans la cuisine pour que, lorsqu'il remonterait avec des provisions, il le trouvât complètement pris. Il empila donc, dans le fond du fourneau, des brassées de papier, mit des bûches par-dessus, et fut bien étonné de voir le papier brûler sans aucunement communiquer sa flamme aux morceaux de bois trop épais. Après s'être maintes fois grillé les doigts pour mieux examiner le cas, il abandonna provisoirement cet exercice pour le reprendre à son retour.

Il monta sur une chaise pour attraper un panier d'osier qui se trouvait sur une planche, et qui, se renversant, lui fit dégringoler sur la figure une quantité de bouchons de liège poussiéreux dont il était rempli.

Considérant avec tristesse la peine qu'il

aurait à les ramasser, il fit, néanmoins, contre fortune bon cœur, et sortit d'un pas alerte avec son panier sous le bras.



Il descendit dans la rue, et les bonnes femmes sur le pas de leur porte se montrèrent du doigt, en riant, le bonhomme qui allait faire son marché lui-même : il les voyait, mais, légèrement confus, il détournait vite les yeux.

Il entra chez une fruitière : « Quoi donc ! monsieur Jacquard, lui dit celle-ci qui était une imposante commère avec de la barbe au menton, et qui parlait avec une voix de majordome ; il paraît que votre nièce vous plante là ! Que c'est mal de sa part ! vous qui avez le renom dans le quartier d'être la meilleure pâte d'homme qui existe, et de faire du bien à tous ceux que vous connaissez ! Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Jacquard ?

— Je voudrais de ces œufs-là ! fit-il en désignant des œufs rouges.

— Combien vous en faut-il ?

— Oh ! trois ou quatre, c'est pour me faire une petite omelette.

— Une omelette avec des œufs rouges !!! »

Il est impossible d'imaginer l'immense éclat de rire que poussa la grosse fruitière, en se tenant les hanches : toute sa puissante personne était secouée par des soubresauts convulsifs. « Ah ! je ris-t'i ! faisait-elle, ah ! je ris-t'i ! mais, mon pauvre monsieur, les œufs rouges sont des œufs durs !

— Ah ! c'est vrai ! je n'y pensais plus, bredouilla l'inventeur, qui était fort intimidé par la débordante hilarité de son interlocutrice.

— Alors, je vais vous donner des œufs frais, reprit-elle en s'essuyant des larmes que la gaiété lui avait fait venir aux yeux ; et elle lui disposa avec ménagement la marchandise dans le fond de son panier. « C'est-i tout ? demanda-t-elle.

— Combien me ferez-vous ce petit melon ? hasarda-t-il.

— Vingt-cinq sous, parce que c'est vous.

— Parce que c'est moi qui suis un melon ! »

En risquant cette plaisanterie, il saisit le fruit qu'on lui présentait, et le fit tomber lourdement sur ses œufs qui s'écrasèrent.

« Hé ! là ! vous travaillez bien ! s'exclama la fruitière qui se remit à rire de plus belle ; vous allez vite pour préparer vos omelettes. Donnez-moi votre panier, que je vous le nettoie....

— Saperlipopette ! murmura Jacquard tout penaud, en la laissant faire.

— Tenez ! décidément vous devriez retourner à vos mécaniques, parce que, entre nous, ça ne vous va guère d'être femme de ménage. Si vous voulez, je vais vous envoyer ce qu'il vous faudra par ma demoi-

selle, qui pourra même cuire là-haut votre déjeuner. »

On pense si Jacquard accepta la proposition avec enthousiasme ; il indiqua ce qu'il désirait manger, et sortit.

A ce moment, passait sur la chaussée une troupe de tisserands sans ouvrage qui reconurent, immédiatement, le créateur de la machine abhorrée.

« Voilà l'ennemi du peuple ! s'écrièrent-ils, voilà celui qui aide les patrons à nous faire mourir de faim ! Ne le laissons pas échapper ! Emparons-nous de lui, et faisons-lui payer le mal qu'il nous cause ! »

Jacquard se demandait encore à qui s'adressaient ces paroles de haine, que déjà quatre ou cinq gaillards solides avaient jeté le grappin sur lui, et le houspillaient de la plus violente manière.

« Mes amis ! que me reprochez-vous donc ! clamait-il d'une façon lamentable, tandis que son chapeau, jeté à terre, était piétiné dans la boue.

— Et il a l'audace de nous poser cette question ! Allons le jeter dans le Rhône, pour le punir !

— A l'eau le misérable! A l'eau le brigand! A l'eau l'ennemi du peuple! » Et l'emportant par les bras et les jambes, ils coururent vers le fleuve qu'on apercevait au tournant de la rue.

Pendant ce temps, la grosse fruitière, qui était allée appeler sa fille dans son arrière-boutique, entendant les vociférations qui s'élevaient devant chez elle, revint rapidement sur le seuil de sa porte, et, renseignée aussitôt sur ce qui se passait par la vue du chapeau, mis en si piteux état, elle se précipita de toute la vitesse de ses jambes massives à la poursuite des forcenés.

Elle les rejoignit au moment où ces prétendus justiciers, après avoir motivé brièvement leur sentence à leur victime, en l'agonisant d'injures, le soulevaient au-dessus du parapet pour le lancer dans le gouffre.

Par trois ou quatre coups de poing magistralement appliqués, s'étant frayé un chemin jusqu'aux exécuteurs, elle les bouscula l'un après l'autre en les éloignant du rebord de pierre et leur cria : « Quoi ! c'est toi, Simon, c'est toi, Thomas, qui voulez commettre un pareil crime ! vous n'êtes pas honteux ?

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là, la mère Collas? dit un des plus ardents.

— Elle vient faire, qu'elle pourrait bien te fermer le bec », répliqua-t-elle menaçante; et l'autre, devant la prestance d'un tel adversaire, se le tint pour dit.

« Voyons, franchement, est-ce que cet homme-là a la tête d'un malfaiteur? » continua-t-elle en montrant Jacquard; puis désignant celui qui venait de lui reprocher son intervention :

« Tenez, voilà une figure de chenapan, si vous voulez faire la différence. Mais ce pauvre homme que vous alliez jeter à l'eau, c'est tout ce qu'il y a de bon, au contraire. J'ai entendu dire que les patrons profitaient de ses inventions pour vous nuire; mais est-ce que c'est de sa faute à lui, est-ce qu'il entretient beaucoup de bénéfice? Regardez donc comme il est vêtu! il n'a même personne pour le servir, et tout à l'heure, vous l'auriez vu entrer chez moi avec un panier sous le bras. Je vous dis qu'il n'y en a pas un de vous qui le vaille! Vous êtes des lâches, et vous vous attaquez à lui parce que vous savez qu'il n'est pas assez fort pour se

défendre, au lieu d'aller vous en prendre à ceux qui sont les vrais auteurs de votre misère ! »

Cette harangue, toute vulgaire qu'elle était, produisit sur le groupe des tisserands plus d'effet, assurément, que n'en aurait eu aucun discours orné de fleurs de rhétorique. Un revirement complet s'opéra dans leurs sentiments. Ils relâchèrent Jacquard en lui disant :

« En effet, va, sauve-toi, ce n'est pas toi qui es coupable ! »

Mais si la colère populaire cessa de s'exercer contre la personne de l'inventeur, elle se rattrapa quelques jours après sur son œuvre.

Le conseil des prud'hommes, à qui les tisserands étaient venus déférer leur débat avec M. Schirmer, et qui, d'autre part, avait reçu les plaintes d'un certain nombre de patrons réclamant à Jacquard des dommages-intérêts pour l'établissement de machines dont aucun ouvrier ne voulait se servir, déclara le nouveau métier nuisible à l'industrie lyonnaise, et décida sa destruction solennelle sur l'une des places de la ville.

En effet, le matin d'un dimanche, que l'on avait choisi pour que la cérémonie eût plus d'éclat, des charpentiers vinrent précisément, par une cruauté du hasard, au milieu du carrefour sur lequel donnaient les fenêtres de Jacquard, dresser l'échafaudage où serait brisée sa fameuse tireuse de lacs.

L'après-midi, la place se remplit de monde : on venait à l'avance pour être sûr de voir. L'homme dont on allait ainsi anéantir publiquement l'invention suivait, derrière les carreaux de sa chambre, les préparatifs de cette scène si poignante pour lui, et dont l'attente le retenait là presque malgré sa volonté.

Aucun détail des faits que nous allons raconter ne lui échappa donc.

Il se produisit à un moment donné, dans la foule, une grande agitation, et un cortège déboucha sur la place. C'était le conseil des prud'hommes, président en tête, et par derrière venait une charrette chargée de l'instrument condamné. Lorsqu'on le descendit pour le placer sur l'estrade infamante, des huées accueillirent cet objet inanimé, comme un criminel public. Les poings se levaient,



La foule applaudissait à cet acte de barbarie.. (page 73).

menaçants, dans sa direction: les plus furieux des assistants ramassaient des pierres, et il fallait tous les efforts de leurs voisins pour les empêcher de les lancer contre l'objet de leur indignation, au risque d'atteindre les personnes environnantes.

Sur un signe du président, un ouvrier, qui avait été désigné pour cet office, monta près du métier, et s'armant d'une grosse barre de fer que l'on avait apportée là, en fit tomber, avec rage, un coup formidable sur les montants de bois. Ils se brisèrent sous le choc, en entraînant le mécanisme d'acier qui y était fixé.

La foule applaudissait à cet acte de barbarie stupide, et trépignait d'aise. Un second coup pulvérisa ce qui restait. On n'aperçut plus que des débris lamentables, pêle-mêle indescriptible d'aiguilles faussées, de crochets tordus, de tiges de bois rompues, enchevêtrés d'innombrables fils.

A cette vue, Jacquard, comme s'il venait d'assister au supplice de son enfant, éclata en sanglots, et, s'affalant sur une chaise, se couvrit le visage de ses mains.

Sur la place, un Auvergnat, approchant

du président, lui demanda : « Môchieu le président, je chuis marchand de bric-à-brac, et je viens chollichiter de vous la permichion d'emporter toute cette démolichion pour vingt chous. — Adjugé ! » lui fut-il répondu. Puis la multitude s'écoula.

TOUT POUR LA FRANCE. LE PARDON

L'inventeur, après être resté quelque temps accablé de désespoir, s'était levé; puis, pour chasser l'affreuse vision qui s'était fixée dans son cerveau, s'était dit soudain : « Travaillons, il n'y a que le travail pour vous consoler de tous les malheurs ». Et il avait repris son papier, sa plume, pour reconstituer les plans détruits par Bertrand.

Ce fut en pleine étude, qu'il reçut, le lendemain, la visite de M. Schirmer :

« Je vais partir, lui dit celui-ci, je ne puis plus demeurer ici : hier encore on m'a cassé, dans la rue, les vitres de ma voiture, et la coupure que je porte au front a été causée par les éclats qui m'ont atteint. Je pars en Autriche ; vous ne venez pas avec moi ?

— Ma foi, non ! fit Jacquard, je reste en France, qu'irais-je faire en Autriche !

— Vous n'avez pourtant pas tant à vous féliciter du traitement que vous ont infligé vos concitoyens, il n'y a guère plus d'une semaine, et il me semble que le séjour de Lyon ne vous est pas moins dangereux que pour moi.

— En tous cas, si je quittais Lyon, je ne quitterais pas la France, car je l'aime trop !

— A votre guise ; je venais cependant vous faire une proposition qui avait de quoi vous séduire.

— Laquelle ?

— Vous voyez que vos métiers ne trouvent ici aucune faveur, et que l'administration municipale va bientôt prendre un prétexte quelconque pour cesser de vous servir la rente de 3.000 francs qu'elle vous avait accordée.

— Peut-être !

— Eh bien, moi ! je m'engage à vous verser une rente de 5.000 francs toute votre vie, si vous m'accompagnez en Autriche pour m'aider à y établir de nouveaux ateliers de tissage.

— Jamais !

— Comment, jamais... Réfléchissez : vous

pouvez être certain d'être réduit sous peu à la gêne, si vous restez ici.

— Soit, ce ne serait pas la première fois que je connaîtrais la misère. Mais, jamais, jamais, vous m'entendez bien, je ne me résoudrai à porter à l'étranger une invention qui doit faire plus tard la richesse de ma ville natale.

Vous me comprenez certainement, car vous avez été à même d'apprécier l'énorme progrès réalisé par mon idée, sur les procédés anciens. Avec les machines que les ouvriers s'obstinent aujourd'hui à garder, et pour cause en somme, puisqu'elles les occupent en plus grand nombre, il faut, lorsqu'on veut passer la navette entre les fils de chaîne pour produire la trame, soulever presque un à un les fils de la chaîne qui doivent couvrir la trame ; il faut que le tisserand crie à ses aides, des enfants qui sont placés en haut du métier, dans une position mal commode, les numéros des fils qu'ils doivent tirer par le moyen de ficelles attachées à chacun d'eux ; tandis que dans mon système toutes ces ficelles destinées à soulever les fils de la chaîne se terminent par des aiguilles resserrées en un petit groupe

carré, et l'on n'a qu'à présenter à ces aiguilles un carré de carton percé de certains trous, pour que, selon que les aiguilles auront trouvé en face d'elles des trous, ou qu'elles n'en auront pas trouvé, autrement dit selon qu'elles auront pénétré dans le carton, ou qu'elles auront été poussées par lui, les fils qui leur correspondent se lèvent ou restent immobiles. Ainsi la navette a son chemin frayé en une seule fois ; un autre carton, et voici un nouveau chemin qui lui est ouvert, un autre encore, troisième passage de navette : avec une série de cartons on arrive à faire avancer la trame de l'étoffe jusqu'à ce que, le dessin du tissu se répétant, on en revienne au premier carton de la série, qu'il suffit d'épuiser de nouveau et perpétuellement.

Qu'on me dise ce qu'on voudra : c'est là un dispositif admirable, qui est appelé à donner à la région qui l'emploiera la première une supériorité énorme sur toutes les autres qui sont ses rivales en tissage. Voilà pourquoi je le réserve à la ville de Lyon pour le jour où, par suite de telles ou telles circonstances, les ouvriers n'y seront plus hostiles.

— Votre patriotisme pourra vous coûter cher !

— Il n'en sera que plus meritoire. Maintenant, en ce qui vous concerne, vous pourriez parfaitement, si vous le vouliez, créer les circonstances dont je parle, et qui assureraient le bonheur de toute la population lyonnaise.

— Dites-moi comment.

— Tout simplement en écoutant le conseil que je vous avais donné et que j'espérais bien vous voir suivre : en reprenant tous vos ouvriers, et en produisant davantage. Alors vos tisserands n'auraient plus aucune raison pour ne pas utiliser mes métiers.

— Mais je n'arriverais jamais à écouler tant de produits !

— Mais si, du moment qu'ils seront meilleurs et moins coûteux que ceux d'aucun autre centre industriel.

— Ce serait risquer gros.

— Pas tant que vous croyez ; et, d'ailleurs, ne risqueriez-vous pas davantage à fonder une nouvelle manufacture en Autriche, sans savoir si vos anciens clients vous seraient

fidèles, lorsque vous vous seriez transporté là-bas ?

— Eh bien, ma foi, soit ! je vais essayer ; car j'ai songé souvent à ce que vous me dites, et il faut que, d'une façon ou d'une autre, je sorte de l'inaction où je me trouve actuellement.

— Vous allez faire rentrer chez vous tous vos ouvriers ?

— Oui.

— A la bonne heure, laissez-moi vous serrer la main : voilà une décision qui vous honore ! »



Il y avait un mois que la paix était signée entre le patron et ses auxiliaires qui n'avaient plus nul motif de haine contre la tireuse de lacs Jacquard ; la réputation de beauté et de bon marché des nouvelles étoffes commençant à s'établir, les commandes arrivaient déjà à la maison Schirmer en bien plus grand nombre que par le passé. Aussi, tous les établissements de Lyon suivaient-ils maintenant son exemple, et une ère de prospérité s'ouvrait pour la ville.

Un matin, le brave inventeur entendit des coups timidement frappés contre sa porte.

« Entrez ! »

Quelle surprise ! C'était Jeannette, mais elle avait une bien triste mine, et ses traits étaient extraordinairement tirés.

— Jeannette ! s'écria Jacquard. Oh ! que je suis heureux de cette visite ! Veux-tu venir m'embrasser, mon enfant, ou bien es-tu toujours fâchée contre ton oncle ? »

Elle vint l'embrasser, et pleura sans dire une parole.

« Eh bien, qu'as-tu donc, Jeannette ? voyons, pourquoi pleures-tu ? »

— Oh ! mon bon oncle ! Si tu savais, Bertrand et moi, comme nous sommes malheureux !

— Quoi ? apprends-moi, je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis si longtemps !

— Bertrand n'a pu rentrer chez M. Schirmer ; on n'a plus voulu le recevoir, parce que c'est lui qui avait donné à ses camarades le conseil de cesser le travail. Nous n'avons plus même de quoi manger !

— Ma pauvre Jeannette. Tiens, va à côté,

tu trouveras certainement quelque chose à te mettre sous la dent.

— Oh ! mon oncle !.....

— Eh bien ?

— Nous avons été bien ingrats envers toi, bien cruels même.

— Allons ! allons ! tais-toi, va manger.

— Est-ce que tu voudras nous pardonner ?

— Si je vous pardonne, bien sûr. Allons, embrasse-moi encore une fois, grosse bête, et que tout soit dit. Revenez ici, toi et Bertrand, revenez vite, vous savez bien comme cela me faisait plaisir de vous avoir auprès de moi : je ne peux pas supporter l'idée que vous êtes malheureux dans je ne sais quelle mansarde. Allons ! va, dépêche-toi de réparer tes forces, et de nous ramener ton Bertrand.

— Oh ! mon oncle ! que tu es bon ! que tu es bon ! » Et, lui prenant les mains, elle les couvrit de baisers et de larmes.

Le lendemain le jeune ménage avait repris sa place auprès de Jacquard qui rayonnait de joie.

Il y avait pourtant une ombre à ce bonheur : le repos forcé de Bertrand.

L'inventeur lui dit, en lui montrant quelques feuilles de papier : « Reconnais-tu cela ? »



— Oh oui ! vous me faites souvenir de l'action indigne que j'ai commise en vous brûlant des plans exactement semblables à ceux-ci !

— Chut ! chut ! le passé est oublié. Eh bien, ces plans-là, mon cher Bertrand, je te les

donne. Tu vas aller chez M. Schirmer, tu vas lui dire que tu es en possession d'un mécanisme perfectionnant mon métier, et qui rendra le travail encore plus rapide et plus soigné; mais que tu le lui abandonneras seulement contre ta rentrée dans sa maison, et à des conditions meilleures que celles d'autrefois. Tu m'entends? Cours, et arrange-toi avec lui le mieux que tu pourras. J'attends avec impatience le résultat de votre entrevue. »

L'entrevue eut le succès qu'on pouvait prévoir : M. Schirmer reprit Bertrand, afin de s'assurer une précieuse amélioration pour ses machines.

« Comment pourrai-je jamais reconnaître votre générosité? dit Bertrand à Jacquard en lui annonçant cette nouvelle.

— En faisant honneur, cette fois, au régal que je vais vous offrir ce soir, pour célébrer le retour du bonheur au milieu de nous », répondit l'excellent homme

LA PEUR D'ALLER EN CHEMIN
DE FER

LA PEUR D'ALLER EN CHEMIN DE FER

« ALLEZ, ROULEZ ! »

« En voiture, messieurs et dames, en voiture ! » clamaient les employés de la nouvelle gare de Manchester, pour engager les nombreux voyageurs qui encombraient le quai, à monter en wagon.

Ce jour-là, le 15 septembre 1830, était précisément celui où l'on inaugurerait la première ligne de chemin de fer établie en Angleterre pour le transport des personnes de Manchester à Liverpool.

La gare était pavoisée du haut en bas : des drapeaux anglais étaient arborés à toutes les fenêtres, et disposés en faisceaux au-dessus de l'horloge ; des guirlandes entre-

mêlées de rubans aux couleurs voyantes, faisaient tout le tour du bâtiment.

Pourtant, ce qui attirait les yeux peut-être encore plus que la décoration de l'édifice, c'était la parure extraordinaire dont on avait revêtu la machine qui était en tête du train.

Elle disparaissait sous les fleurs ; si par place on entrevoyait le métal, le cuivre vous semblait de l'or, et l'acier de l'argent, tant le chauffeur avait mis de soin à fourbir cette précieuse locomotive.

Un nom se lisait en relief sur la surface antérieure : *La Fusée*. Désignation qui paraissait en effet absolument justifiée par l'air léger, rapide et fringant de la machine ; on eût dit qu'elle était impatiente de prouver sa vitesse.

Un homme d'une cinquantaine d'années, en redingote, était en train de la contempler. Contempler n'est pas une exagération ; il y avait même de l'amour dans son regard. Vous le comprendrez en apprenant que cet homme n'était autre que George Stephenson, le créateur, le père de *La Fusée*. Près de lui était son fils Robert qui l'avait aidé à

dresser les plans : un jeune ingénieur très correctement vêtu.

Ils étaient entourés par un groupe d'amis qui, d'après leur extérieur, appartenaient à toutes les classes de la société. Il y avait là des personnages puissamment riches dont la figure rouge était encadrée d'amples favoris, et dont le ventre s'arrondissait sous des breloques d'or : c'étaient ceux qui avaient fourni l'argent nécessaire à l'établissement de la ligne : leurs femmes les accompagnaient en de superbes toilettes. Il y avait des savants généralement maigres et le dos voûté, par l'habitude de se courber sur leurs études : ils venaient se rendre compte de ce nouveau mode de transport ; il y avait des ouvriers qui avaient travaillé à la fabrication de la machine, ou qui connaissaient les Stephenson de plus ancienne date ; il y avait même une vieille petite bonne femme du peuple qu'on appelait familièrement « la mère Panier », sobriquet qui sera expliqué dans la suite.

« Eh bien, mère Panier ! qu'est-ce que vous pensez de cette machine-là ? lui demandait-on, en lui criant dans l'oreille, car elle était un peu sourde.

— Dieu que c'est donc beau ! Dieu que c'est donc beau ! faisait-elle d'un ton profondément convaincu.

— Ah ! maman Panier, lui disait Stéphen-son lui-même en se retournant vers elle, il faut que je vous fleurisse pour la circonstance ; — et détachant une rose d'un des festons qui ornaient *La Fusée* — tenez, continua-t-il, je vais vous accrocher ça ici. J'espère que vous voilà coquette, maintenant !

— Merci, monsieur George, je la ferai sécher, et je la garderai comme souvenir.

— En voiture ! messieurs et dames, en voiture ! commençaient les employés de la gare.

— Ah ! mais, dites donc, c'est qu'il est temps, fit Stéphen-son en consultant l'horloge ; allons prendre nos places, mes amis, il ne faut pas que le premier train partant d'ici ait du retard par notre faute. » Puis, jetant un coup d'œil circulaire :

« Est-ce qu'il manque encore quelqu'un ?

— Mais oui, lui dit-on. Lord Plumeake n'est pas encore arrivé.

— C'est vrai. Cela serait pourtant dommage de partir sans lui : il est si gai, il est si amusant ! Il suffit de regarder sa bonne

figure réjouie, pour avoir envie de rire. C'est lui qui mettera de l'entrain dans notre banquet de Liverpool. Et puis un si magnifique



appétit ! on a plaisir à le voir manger. Il faut absolument attendre Lord Plumcake.

— Lord Plumcake ? fit une personne placée par derrière, et qui n'avait pas entendu tout

de suite de quoi il s'agissait. Mais il est déjà parti, ... hier !

— Comment ???

— Mais oui. Figurez-vous que ce qu'il a lu dans les journaux sur le danger qu'il y a à monter en chemin de fer l'a absolument épouvanté. Je l'ai vu il y a deux ou trois jours, il tremblait à l'idée de faire ce voyage avec nous. « Pensez donc, me disait-il, si le train allait dérailler ! ou bien si la machine allait faire explosion, et si nous allions sauter avec elle, ou bien si la fumée qui sort de la cheminée allait nous étouffer dans nos wagons ! Jamais, jamais nous n'en sortirions vivants !... » Et le pauvre lord commençait à en maigrir. Si bien qu'hier au soir, sans avertir personne, il s'est installé confortablement dans une berline, et, fouette, cocher ! il est parti pour Liverpool où nous le retrouverons. J'ai appris ce que je vous annonce en voulant aller le chercher ce matin chez lui.

— Eh bien, dit Stéphenson, à sa guise. Je ne puis forcer personne à nous accompagner. Je souhaite seulement que la satisfaction que vous aurez tous du trajet que vous allez faire, dissipe ses préventions, et qu'à l'avenir

il n'ait plus les mêmes craintes. Maintenant, montons vite. Maman Panier, nous ne nous quittons pas, n'est-ce pas ? vous montez dans le même compartiment que moi. Toi aussi, Peter Strong, un vieil ami comme toi me fera l'honneur de me tenir société pendant le parcours. »

Il s'adressait à un vieil ouvrier qui s'était endimanché avec des habits noirs, mais dont l'air un peu lourd et les grosses mains calleuses indiquaient assez une vie toute de fatigue.

« Certainement, George, si je ne te gêne pas ! répondit-il.

— Ah bien ! par exemple, me gêner ! Ce n'est pas bien de ta part, Peter Strong, de me dire une telle parole !

— Oh ! George, mets que je n'ai rien dit ; car je ne voulais pas te faire de peine. »

Le vieil ouvrier monta donc le premier dans le wagon devant lequel s'était arrêté l'inventeur. On aida la bonne vieille mère Panier à gravir les marches, et on l'installa bien à son aise dans un coin.

« Comme on est bien assise sur ces coussins », dit-elle, ravie.

Des messieurs et des dames montèrent, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une place pour George Stephenson. Son fils occupa avec plusieurs personnes un compartiment voisin; et le restant de la compagnie trouva place dans d'autres voitures.

Quand tout le monde fut installé: « Maintenant, allez! roulez! » cria le chef de gare. Et une cloche sonna pour annoncer le départ.

Alors *La Fusée* fit entendre un sifflement prolongé. « Vive *La Fusée*! » crièrent quelques voyageurs.

« Vivent les Stephenson! » crièrent d'autres.

George Stephenson, en se découvrant, lança à pleins poumons: « Vive la vieille et noble Angleterre! »

Déjà le train était lancé à une bonne vitesse, et la foule massée à l'extérieur de la gare acclamait les Stephenson en les saluant à grand renfort de mouchoirs déployés en l'air.

LES ARBRES ET LES MAISONS QUI MARCHENT

D'après les paroles de George Stephenson au sujet de lord Plumcake, on a pu voir qu'il s'agissait, pour la petite société qui était montée en chemin de fer, d'aller célébrer par un banquet à Liverpool l'ouverture de la première voie ferrée de l'Angleterre.

On était en route depuis quelques minutes à peine, quand la vieille mère Panier, levant les bras au ciel, s'écria :

« Oh ! mes enfants, mes enfants, qu'est-ce que cela veut dire : voilà maintenant les arbres, les maisons et les moulins à vent qui se sauvent devant nous, et qui disparaissent ! Pourvu que ce ne soit pas la fin du monde ! »

L'assistance se mit à rire de bon cœur en entendant ces paroles, et un monsieur compatissant voulut rassurer la bonne femme.

« Mais non, ma brave femme, lui dit-il, vous vous trompez.

— Vous dites, monsieur, que vous entendez une trompette, fit-elle ; car le monsieur avait oublié de forcer sa voix pour l'oreille un peu dure de celle à qui il s'adressait. Une trompette ! c'est alors sûrement celle qui nous annonce le Jugement dernier ! »

On conçoit que les rires retentirent de plus belle.

« Maman Panier, dit alors Stephenson, tranquillisez-vous, ce ne sont pas les maisons qui s'en vont, c'est nous qui passons devant elles.

— Ah ! ah ! dit-elle, encore défiante ; cependant si nous avançons, je ne le sens guère : d'ordinaire on est secoué, dans une voiture qui roule.

— Oui, reprit Stephenson, parce qu'elle passe sur les pierres des routes, mais notre wagon roule sur les barres d'acier que vous avez vues devant la locomotive tout à l'heure, et les roues ne rencontrent pas le moindre petit caillou, si bien qu'on croirait glisser plutôt que rouler.

— Bon ! fit la bonne femme ; mais alors pourquoi ce monsieur me parlait-il de trompette ?

— Je ne parlais pas de trompette, ma brave femme, déclara celui qu'elle désignait, c'est vous qui m'avez compris de travers.

— Comment, j'ai l'esprit de travers ! récrimina la petite vieille ; vous n'avez guère de respect pour les personnes âgées, monsieur ! »

On tâcha de la calmer, et l'on pria le monsieur dont les explications avaient si peu de succès, de ne plus lui adresser la parole.

« Monsieur Stephenson, demanda alors une dame, ne pourriez-vous pas nous donner quelques renseignements sur la manière dont marche votre machine ? cela n'intéresserait tellement, de comprendre comment nous avançons.

— Avec grand plaisir, » répondit Stephenson.

Et il commença :

« Madame, quand vous faites bouillir de l'eau pour votre thé...

— Mais, monsieur, interrompit la dame,

c'est le mécanisme de la locomotive que je désire connaître.

— Eh oui ! Aussi je veux d'abord vous parler de la vapeur... Je reprends donc. Quand vous faites bouillir de l'eau pour votre thé, vous remarquez la force de la colonne de vapeur qui sort de votre bouillotte.

— Oui, cette vapeur soulève le couvercle et repousse ma main quand je veux le maintenir.

— Cela n'est pas étonnant : car vous savez que l'eau, dès qu'elle se met à bouillir, a besoin d'une place près de dix-sept cents fois plus grande que celle qu'elle occupait auparavant. Vous comprenez donc que si on veut l'enfermer dans un vase clos, elle exerce sur les parois une pression énorme.

Ce fut un Français, Denis Papin, qui construisit, à la fin du xvii^e siècle, la première machine où cette force fut utilisée. Voici ce qu'il avait inventé :

Il prenait une boîte cylindrique très solide, en fonte, dont un des fonds était mobile et pouvait monter et descendre à l'intérieur du cylindre. Il y faisait arriver par un tuyau un jet de vapeur dont la force poussait le fond

mobile, que nous appellerons piston, jusqu'en haut de la boîte. A ce moment-là, il introduisait par un autre tuyau, dans la boîte, de l'eau froide dont la basse température refroidissait la vapeur et la transformait de nouveau en eau. Comme cette eau n'occupait plus qu'un très petit espace dans la boîte dont le reste était vide, l'air du dehors pesait de tout son poids — qui est très grand, comme vous le savez peut-être — sur le couvercle mobile, et le renfonçait avec une puissance irrésistible. Papin recommençait à lancer de la vapeur dans le cylindre dont le piston remontait, et la manœuvre se continuait comme précédemment. Si bien qu'en fixant une tige à ce piston, on obtenait un mouvement de va-et-vient qu'on pouvait communiquer à tout ce qu'on voulait.

Cette machine, un forgeron anglais nommé Newcomen la fit servir, en 1705, à pomper l'eau envahissant les galeries de houillères : et elle fut presque partout adoptée quoiqu'elle fût bien primitive.

Au milieu du dix-huitième siècle, le grand Écossais Watt, qui est mort il y a un peu plus d'une dizaine d'années, apporta à la ma-

chine à vapeur de merveilleux perfectionnements.

D'abord, au lieu d'introduire dans la boîte même, après chaque jet de vapeur, un jet d'eau froide, ce qui faisait que, quand on y renvoyait de la vapeur nouvelle, elle se refroidissait à moitié contre les parois froides et perdait beaucoup de sa force, il imagina de refroidir la vapeur ayant déjà servi, dans une autre boîte nommée le condenseur, qu'il fit communiquer avec le cylindre; la vapeur s'y échappait, et quand le piston s'était renfoncé, on fermait la communication, et un nouveau jet de vapeur était dirigé dans le cylindre resté chaud... Mais vraiment, madame, s'excusa Stephenson, tout cela me paraît bien sérieux pour pouvoir vous intéresser.

— Ce qui veut dire, risposta la dame, que je ne peux m'intéresser qu'à des sottises. Merci, vous êtes poli, monsieur Stephenson. Veuillez pourtant prendre la peine de continuer. »

L'assistance, que cette réponse avait fait rire, prêta donc de nouveau son attention à l'orateur.

« Un autre perfectionnement, dit-il, fut trouvé par Watt.

Il eut l'idée de faire venir la vapeur des deux côtés du piston : c'est-à-dire que, quand un jet de vapeur venu par une extrémité du cylindre avait poussé le piston au bout de cette boîte, un autre jet de vapeur, par l'autre extrémité, le repoussait, et jouait avec avantage le rôle que remplissait précédemment la pesée de l'air.

Watt voulut utiliser sa machine comme celle de Newcomen pour épuiser l'eau des houillères, et, afin de décider les Sociétés minières à adopter son invention, il eut recours à un moyen qui va bien vous surprendre.

Il ne vendit pas sa machine : il dit aux propriétaires de houillères qu'il la leur donnait, et qu'il l'installerait chez eux gratuitement. Il demandait seulement, et cette prétention paraissait extraordinairement modeste, qu'on lui réservât le tiers de l'économie qui serait réalisée grâce à l'emploi de sa pompe.

De toutes parts on souscrivit à des conditions si modérées, et il se trouva que les

sommes économisées étaient si considérables, que Watt fit d'abord des bénéfices énormes. Il est vrai qu'ensuite ceux dont il avait diminué les dépenses jugèrent qu'ils les diminueraient encore d'autant en ne lui payant pas ce qu'ils lui devaient. Il eut des procès très longs, qu'il finit d'ailleurs par gagner.

— Mais, fit la dame, vous ne nous parlez pas de la locomotive.

— J'y arrive précisément, j'y arrive à toute vapeur, répondit Stephenson en riant. Vous comprenez que si l'on pose une machine comme celle dont je viens de vous parler sur des roues, et si l'on fixe à l'un des rayons l'extrémité de la tige du piston, de manière que son mouvement de va-et-vient fasse tourner la roue à laquelle ce rayon appartient, tout ce véhicule doit se mettre à marcher.

C'est là le principe de la locomotive.

Dès 1808, un ingénieur nommé Thévitick, en avait construit une à Londres : seulement, elle marchait très irrégulièrement, et très lentement.

C'est qu'on n'avait pas encore trouvé le moyen de produire de la vapeur assez vite

pour obtenir des coups de piston se succédant avec rapidité.

Il s'agissait d'arriver à chauffer d'une manière exceptionnelle la chaudière où l'eau bout, il s'agissait de forcer la chaleur du foyer.

Eh bien, un constructeur nommé Hedley avança la question, en dirigeant directement dans la cheminée la vapeur qui avait servi et qui était expulsée du cylindre, de sorte que ces flots de vapeur, en s'échappant, augmentaient le tirage dans des proportions énormes.

De son côté, M. Marc Séguin, en France, fit passer à l'intérieur même de la chaudière une quantité de tubes par lesquels la chaleur du foyer était forcée de se diriger pour se rendre à la cheminée, de façon qu'il mettait pour ainsi dire le feu au milieu même de l'eau.

C'est en combinant le procédé de Hedley avec celui de M. Marc Séguin, que je suis parvenu à obtenir une production de vapeur suffisamment rapide pour actionner régulièrement ma machine.

— Me voilà on ne peut mieux renseignée sur la locomotive, dit la dame ; maintenant

pourrais-je vous demander par qui ont été inventés les rails sur lesquels nous roulons ?

— Mon Dieu, madame, la première idée qu'on en a eue remonte au milieu du dix-septième siècle, et elle fut appliquée dans les houillères anglaises : comme le passage des wagonnets traînés par des chevaux creusait de profondes ornières, on imagina de les combler avec des traverses de bois sur lesquelles les roues se mouvaient avec facilité ; puis, comme le bois s'usait trop vite, on le recouvrit de bandes de fer ; et plus tard encore, comme on s'aperçut que la boue finissait toujours par envahir ces rails plats, on inventa des rails surélevés sur lesquels on enchâssa les roues des wagonnets.

Quand il fut question d'établir une voie pour des locomotives, on hésita d'abord à se servir des rails ordinaires : la plupart des ingénieurs croyaient que les roues de ces machines tourneraient en glissant, sans avancer, sur la surface lisse du métal : on proposait de faire des roues et des rails à dents ; mais les recherches et les expériences que j'ai faites ont prouvé que le poids des

locomotives suffisait à les faire adhérer sur des rails lisses.

Pour fixer ces rails sur le sol, j'avais commencé par les river à des pierres ; mais le passage de la locomotive ébranlait rapidement les rivets dans ces pierres sur lesquelles les secousses étaient extrêmement brutales, si bien que j'ai pris le parti de fixer les rails sur des traverses de bois, dont l'élasticité donne aux chocs le moelleux nécessaire.

— Que d'études il vous a fallu faire pour régler tous ces détails ! fit la dame, émerveillée.

— Enfin le succès a couronné vos travaux, monsieur Stéphenon, dit un vieux savant qui se trouvait en face de lui. Je m'imagine la joie immense que vous avez dû ressentir, il y a près d'un an, à ce concours de Ramhill, où votre *Fusée* a vaincu toutes les machines concurrentes, et où le jury l'a adoptée pour le service de cette ligne de Manchester à Liverpool.

— Quel malheur, reprit la dame, que je n'aie pas assisté à ce concours !

— Le fait est, madame, continua le savant, que vous avez beaucoup perdu. Moi qui suis

vieux, je suis heureux d'avoir vu cela avant de quitter ce monde ; et ses yeux brillèrent de cet enthousiasme qu'inspire aux chercheurs chaque nouveau progrès de l'humanité. Jamais victoire ne fut plus éclatante !

Vous savez sans doute qu'il s'agissait de savoir si, pour faire le service de la ligne sur laquelle nous voyageons, l'on aurait recours à la vapeur ou bien aux chevaux ? Le comité directeur hésitait aussi entre l'usage de la locomotive et celui de machines fixes établies de distance en distance, et qui tireraient à l'aide de câbles les voitures montées sur rails.

Quatre machines furent présentées au concours de Ramhill, en même temps que *La Fusée*. Aucune ne répondit aux conditions posées par le jury : l'une s'arrêtait brusquement aussitôt qu'elle s'était mise en marche ; telle autre ne pouvait même pas déraper ; c'était absolument risible.

Figurez-vous que l'une de ces machines n'était pas même à vapeur. C'était tout simplement une voiture traînée par des chevaux. Son propriétaire n'en avait pas moins de confiance dans la victoire : il avait appelé triomphalement son chariot : « cyclopède », ce

qui voulait dire : machine marchant avec des roues, un mot nouveau pour désigner une vulgaire guimbarde ; et, avec un gros rire, il se moquait de *La Fusée* qu'il proposait de faire tirer par ses chevaux, au cas où elle ne pourrait d'elle-même quitter sa place.

Mais quand on en vint à faire l'épreuve de *La Fusée*, et quand on la vit s'élanquer sur les rails avec une merveilleuse légèreté, la figure du propriétaire de la cyclopède se rembrunit. Sa voiture ne devait être essayée qu'ensuite, mais il n'attendit même pas son tour ; il monta sur son siège, et, fouettant ses chevaux, il s'en retourna chez lui avec sa courte honte.

La vitesse exigée par le jury n'était que de dix milles (seize kilomètres) à l'heure ; la machine de M. Stephenson abattit ses vingt-cinq milles (plus de quarante kilomètres). Tous les assistants étaient stupéfaits. Pensez donc ! désormais, l'on pourrait dépasser l'allure des chevaux les plus rapides. L'homme, dédaignant le secours des animaux plus forts que lui, avait trouvé dans les seules ressources de son intelligence un moyen d'aller plus vite qu'aucun d'eux ! »

On arrivait à une station. Le train ralentit sa marche, et s'arrêta.

Les curieux qui se tenaient des deux côtés de la voie poussèrent des hourras d'enthousiasme.

Ils demandaient à grands cris à voir Stephenson. Celui-ci dut se lever, se montrer à la portière de son wagon, et saluer. Alors les acclamations redoublèrent, et quand Stephenson alla se rasseoir à sa place, Peter Strong, lui frappant sur le genou murmura : « Eh bien ! George, es-tu heureux ?

— Oh oui ! fit l'inventeur.

.— Moi aussi ! » reprit simplement son vieil ami.

Quelques personnes montèrent, le train repartit.

Dans le wagon de Stephenson, voyageurs et voyageuses se mirent à regarder par la fenêtre.

« Tenez, disait quelqu'un, voyez-vous ce petit clocher tout là-bas, je parie que dans deux minutes nous l'aurons dépassé. »

Et en effet, une demi-minute ne s'était pas écoulée, que le clocher en question avait déjà disparu.

Au bout d'une heure et demie, le train, qui s'était arrêté à deux ou trois nouvelles stations, entra dans la gare de Liverpool.

« Liverpool ! s'écria George Stephenson, nous sommes arrivés, mes amis !

— Comment, déjà ! » s'exclamèrent ceux qui l'accompagnaient. La surprise, l'incrédulité même, étaient peintes sur tous les visages.

Mais il fallut bien se rendre à l'évidence.

Au moment où l'inventeur descendit, une fanfare attaqua une marche triomphale dont l'intention était à vrai dire meilleure que l'exécution, étant données les dispositions médiocres des Anglais pour la musique.

En même temps, toutes les notabilités de Liverpool vinrent à la rencontre de George Stephenson pour l'accueillir.

Vous auriez surtout remarqué parmi ces personnages de graves magistrats en robe, dont les grosses figures, rouges comme des jambons et parées de mentons à triple étage, s'abritaient sous des perruques frisée et poudrées selon la mode du pays.

L'HISTOIRE D'UN OUVRIER-MÉCANICIEN

Un cortège se forma à la sortie de la gare, et l'on se dirigea vers le lieu du banquet.

Sitôt arrivés, les invités s'assirent autour d'une énorme table.

George Stephenson était à la place d'honneur. Il voulut avoir près de lui la vieille maman Panier qui était toute confuse des regards qui se portaient sur elle. Non loin était aussi Peter Strong. De l'autre côté de la table, en face de George Stephenson, était assis le maire de Liverpool.

Un ami cependant manquait, à la satisfaction complète de l'inventeur.

Celui-ci se leva et demanda :

« Comment se fait-il que lord Plumcake ne soit pas ici ? Il n'a donc pas rejoint notre

corlège? Il a dû pourtant arriver à Liverpool avant nous. »

Personne n'avait vu lord Plumcake. Quelques assistants déclarèrent que sa conduite était indigne d'un véritable ami, et que rien n'aurait dû l'empêcher de se rendre à l'invitation qu'on lui avait adressée.

« Oh! oh! reprit Stephenson, je gagerais qu'il n'y a point de sa faute, et qu'il lui est arrivé quelque aventure. »

Chacun regretta l'absence d'un si bon vivant; mais, à vrai dire, la gaîté de la table n'en souffrit nullement.

Les appétits britanniques, sollicités par les *pickles*, ces condiments qui vous emportent la bouche, se montrèrent à la hauteur de leur mission.

Ce jour-là, pour une fois, on ne prit ni ale, ni stout, ni porter, et l'on ne fit appel qu'aux vins de France, principalement au bordeaux et au bourgogne que, laissant tout faux amour-propre, les Anglais préféraient intimement à leurs bières.

Une des pièces du festin qui obtint le plus vif succès fut, au dessert, un immense nougât, chef-d'œuvre de pâtisserie.

Il représentait une locomotive et, sur le devant, des lettres en angélique formaient le nom de : *La Fusée*.

Des applaudissements l'accueillirent lorsque des domestiques en habit noir l'apportèrent dans la salle.

Vint ensuite le moment des toasts.

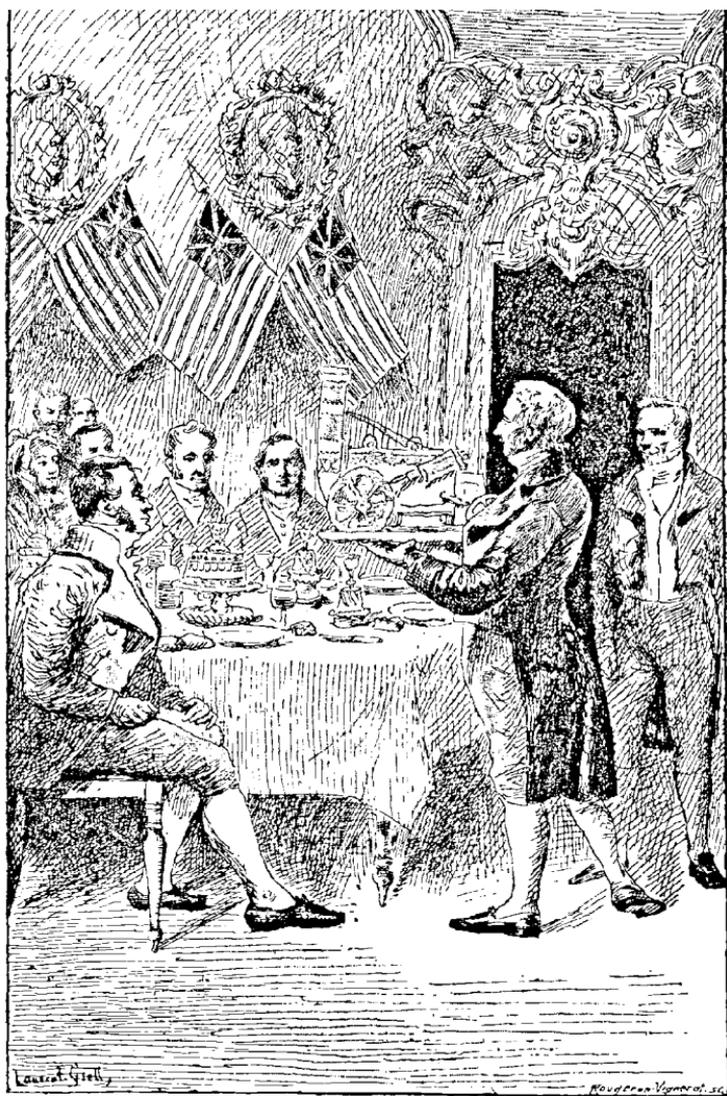
« Aux Stephenson et à l'avenir des chemins de fer ! » proposa le maire de Liverpool, en levant une coupe pleine de champagne.

Quand les verres se furent choqués et eurent été vidés, le maire, reprenant la parole déclara qu'il ne se passerait pas vingt ans avant que l'Europe tout entière fût sillonnée de chemins de fer.

« On ira en trois ou quatre jours de Paris à Saint-Pétersbourg ou à Constantinople.

Je prévois que grâce aux chemins de fer, le commerce, facilité entre les divers pays, prendra une extension énorme.

Je souhaite aussi que, grâce aux voyages plus fréquents, les habitants des nations différentes comprennent mieux les pensées de leurs voisins, que les peuples apprennent à se mieux connaître et à s'aimer !



Le nougat représentait une locomotive (page 112).

Après lui, Peter Strong, qu'enhardissaient un certain nombre de rasades ingurgitées avec conviction, se leva, et l'on fit silence pour entendre le vieil ouvrier.

« Monsieur le Maire, dit-il d'une voix forte, vous avez salué en George Stephenson l'intelligence supérieure qui vient de faire présent à l'humanité d'une invention merveilleuse.

Eh bien ! moi, je salue en lui le brave cœur qu'il a toujours été. Excusez-moi, si je parle mal, je ne suis qu'un ouvrier-forgeron ; seulement, vous savez, j'ai de ça — il portait la main au côté gauche ; — et quand je vois devant moi un homme dont toute la vie s'est passée à bien faire, alors je trouve les mots pour dire ce que je sens ! »

George Stephenson, qui devinait de quoi il était menacé, lui faisait signe de ne pas parler de lui.

« Non ! non ! déclara tout haut le vieux forgeron ; il faut que je dise tout ce que je pense de toi.

Vous saurez, Messieurs, que George a commencé par être un ouvrier-mécanicien, dans le même endroit que moi, aux houil-

lères de Newcastle-sur-Tyne. Nous avons tout de suite été des amis.

Bien des fois, nous nous sommes aidés l'un l'autre, quand nous étions dans la gêne, car nous ne gagnions pas gros ni l'un ni l'autre.

Mais c'est surtout lorsque George, s'étant marié, a eu un fils, que j'ai pu connaître tout son courage.

Ce fils, c'est M. Robert, qui est ici. Eh bien, dès qu'il vint au monde, son père résolut de lui éviter les difficultés que lui-même éprouvait dans la vie.

Il voulut que son fils reçût l'instruction que lui-même était forcé d'acquérir péniblement, sans maîtres. Alors, Messieurs, George Stephenson, qui travaillait le jour pour ses patrons, travailla la nuit pour son compte : comme il avait déjà des connaissances étendues en mécanique, il réparait des montres, afin de payer l'éducation de l'enfant.

Depuis, George Stephenson est devenu par son travail et son intelligence l'un des premiers ingénieurs de l'Angleterre.

Eh bien, à sa place, quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent auraient oublié leurs com-

pagnons de l'ancien temps. Lui, au contraire, il n'a jamais cessé de penser à ses amis d'autrefois, et, avec nous, il n'est pas plus fier qu'il y a vingt ans.

Tenez, la maman Panier que vous voyez là, assise à côté de lui, c'était elle qui venait alors de la ville nous apporter à tous les deux notre repas de midi, quand nous étions à la forge de la houillère. Je la vois encore avec son panier sous le bras, ce grand panier qui lui avait valu son sobriquet.

La mère Panier, George Stephenson se serait bien gardé de l'oublier à la fête, aujourd'hui !

Aussi, cet homme-là, je vous réponds que je l'estime !

Des applaudissements frénétiques saluèrent cette péroraison. On trouva que jamais orateur n'avait été plus éloquent.

George Stephenson remercia Peter Strong, tout en lui reprochant d'avoir exagéré l'éloge, et, pour montrer à tous quel cher souvenir il gardait en effet de son existence passée, il embrassa la mère Panier qui devint toute rouge de bonheur.

LES MÉSAVENTURES DE LORD PLUMCAKE

A ce moment la porte de la salle s'ouvrit, et sur le seuil apparut un personnage d'un aspect invraisemblable.

C'était un gros homme tout couvert de boue, depuis les pieds jusqu'à la tête : il tenait à la main un chapeau haute forme en accordéon ; sa figure ronde indiquait une belle santé, mais les favoris qui l'encadraient avaient l'air de vouloir se battre l'un contre l'autre, tellement ils étaient embroussaillés.

« Lord Plumcake !!! s'écrièrent toutes les personnes attablées ; et ce fut un immense éclat de rire.

— Oui, c'est moi, fit-il d'un ton moitié dépité, moitié jovial. Hé ! dites donc, continua-t-il, je n'ai mangé qu'une dinde rôtie

depuis hier au soir, je serais bien aise qu'on me servit quelque chose avant que je vous raconte mes aventures. »

Bien qu'un homme qui s'était garni l'estomac d'une dinde rôtie depuis son diner de la veille, ne parût pas très à plaindre, on s'empessa de le faire manger. Il avala trois assiettées de soupe à la queue de bœuf, le régal des Anglais, et commença.

« Ah ! mes amis, si vous saviez ce qui m'est arrivé ! J'étais parti hier soir de Manchester dans une bonne berline traînée par mes deux meilleurs chevaux, conduite par John, mon excellent cocher.

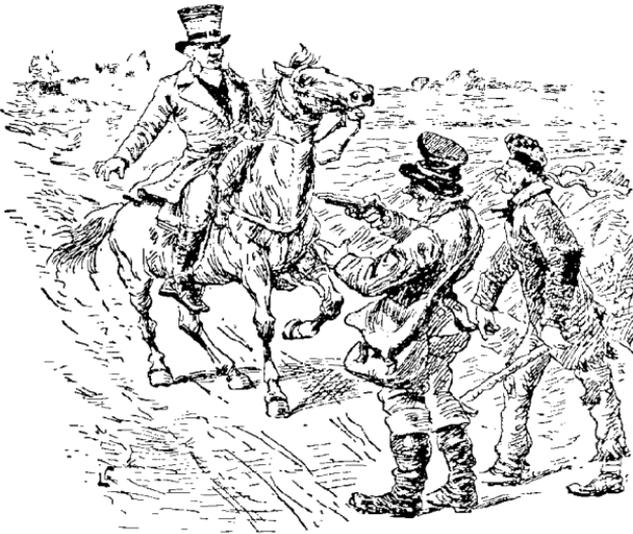
Je m'étais dit : « Je vais dormir sur les coussins bien capitonnés de ma voiture ; dans trois ou quatre heures, je serai à Liverpool ; j'y mangerai, je coucherai dans un bon hôtel, je me lèverai demain à onze heures, et à midi j'arriverai frais et dispos au banquet où viendront mes amis, si du moins la terrible invention de Stepnenson ne les a pas mis en miettes ». Bon ! Au bout d'une heure de route, je sommeillais paisiblement, quand, tout à coup, un cahot me réveille, mes chevaux venaient de s'emballer. Patatras, atte-

lage, voiture, maître et cocher, nous voilà tous au fond d'un fossé plein de boue.

John, qui est le premier remis sur ses pieds, m'aide à me tirer de là. Je l'agonise de sottises ; je lui dis que, quand on ne sait pas mieux tenir ses bêtes, on ne se mêle pas d'être cocher. Il me répond que ses chevaux ont été effrayés par quelque chose de blanc qu'ils ont aperçu, et effectivement, faisant quelques pas en arrière, il me rapporte un petit mouchoir de poche parfumé qu'une dame passant par là avait laissé tomber par mégarde. « Tonnerre ! m'écriai-je, voilà tout de même ce qui a manqué causer ma mort. — La mienne aussi, fit John. — Au lieu de bavarder inutilement, lui dis-je, vous feriez bien mieux d'aller chercher du secours au prochain village. » Pendant qu'il y allait, je gardai les chevaux qu'il venait de dételer et de ramener à la voiture.

Le secours vient : je gagne à pied le village, tandis qu'on s'occupe du carrosse. Là, voulant me remettre d'une si terrible émotion, je fis tuer, plumer et rôtir, pour mon usage personnel, la dinde dont je vous ai parlé.

Là-dessus, le charron m'avertit que tout examen fait, la voiture ne pouvait être immédiatement réparée ; que d'ailleurs, mes deux chevaux boitaient, et que, dans le village, on



n'en avait qu'un seul à mettre à ma disposition. Bon ! fis-je, sellez-le-moi, je vais monter dessus, j'ai hâte d'être arrivé à Liverpool. John, vous resterez ici pour surveiller la réparation.....

Mais, dites donc, cette bouteille de bordeaux est vide, ne pourrait-on me la remplacer ? •

On obtempéra au désir du noble lord qui continuait à manger et à boire comme quatre, tout en narrant son odyssée.

« Inutile de vous dire, reprit-il, que le cheval sur lequel j'étais monté était la plus triste rosse qu'on pût imaginer ; les chevaux solides ont peine à me porter : celui-ci n'avancait qu'au pas, et il buttait à chaque instant.

Au matin, j'étais encore à quelque distance de Liverpool, et je poussais mon cheval, clopin-clopant, sur la grande route déserte, quand, soudain, des deux côtés du chemin, se lèvent deux malandrins que je n'avais pas vus. Ils sautent à la bride de mon cheval : l'un d'eux me braque un pistolet sur la poitrine et me dit avec beaucoup de politesse : « Monsieur aurait-il l'obligeance de mettre pied à terre ? »

Pouvais-je me refuser à une invitation si courtoise ? D'ailleurs, je n'étais pas armé : je descends donc. « Monsieur aurait-il l'obligeance de me confier son porte-monnaie ? » continue le même bandit avec le même geste. Décidément, ce voleur était trop poli pour ne pas obtenir de moi tout ce qu'il désirait : il eut donc ma bourse.

Alors il enfourche mon cheval, son compagnon monte en croupe, et ils me disent, en s'en allant :

« Monsieur aurait-il l'obligeance de continuer sa route à pied ? »

J'eus cette obligeance, figurez-vous ! Seulement, comme j'étais très fatigué, n'ayant fait pendant la nuit qu'un somme insignifiant dans ma voiture, je me suis très souvent assis sur le talus de la route, et voilà comment je me trouve être arrivé en retard à votre banquet.

Vous comprenez bien qu'en tout cas je voulais en être, pour fêter le succès de mon cher ami Stephenson. »

Des rires formidables partaient de tous les coins de la salle.

« Oui, oui, riez, faisait le pauvre lord ; vous n'auriez pas ri, si vous aviez été à ma place... Repassez-moi donc de ce plum-pudding, il est excellent.

— Enfin, dit George Stephenson, tout est bien qui finit bien, et nous sommes ravis de vous avoir au milieu de nous. Cependant, comment comptez-vous retourner à Manchester : en voiture ? à cheval ?

— Ah ! mais non, par exemple ! Ah ! mais non ! riposta lord Plumcake.

— Mais alors, comment reviendrez-vous ?

— Comme vous-mêmes. En chemin de fer ! tiens !

— Vous n'aurez donc plus peur d'y monter ?

— Ma foi ! il ne me paraît pas que vous ayez rien de cassé ni les uns ni les autres : j'ai donc grande chance de me trouver entier en descendant de votre train, là-bas, à Manchester.

— A la bonne heure ! s'écria George Stephenson ; vous voilà devenu partisan de la nouvelle invention ?

— Certainement ! Vivent les chemins de fer ! » fit lord Plumcake.

Tout le monde le félicita sur son éclatante conversion.

Et le soir, effectivement, il fut le premier à monter dans le train partant de Liverpool.

TABLE DES MATIERES

LE DIABLE IMPRIMEUR

| | |
|---|----|
| Un Défi. | 7 |
| « Copistes, à vos encriers !... » | 13 |
| Le Grenier du premier Imprimeur. | 17 |
| Gutenberg est-il l'ami du diable ? | 27 |
| L'Imprimerie Gutenberg, Fust et Schéfer | 36 |
| Maître Èsel sous les verrous | 43 |

UN HOMME COUPABLE DE VOULOIR FAIRE LE BIEN

| | |
|---|----|
| Papa Jacquard | 51 |
| A bas l'affameur ! A l'eau l'ennemi du peuple ! | 59 |
| Tout pour la France. Le Pardon | 75 |

LA PEUR D'ALLER EN CHEMIN DE FER

| | |
|---|-----|
| « Allez, roulez ! » | 87 |
| Les arbres et les maisons qui marchent. | 95 |
| L'Histoire d'un ouvrier mécanicien | 110 |
| Les Mémoires de lord Plumcake | 118 |



Imprimé et Relié dans mes Ateliers.

37, rue Gandon, 37

PARIS



